

5-07(4)
Charles Burrows & Associates

Charles John Rogers Hersey

F. H. Burrows
F. H. Burrows

John

26

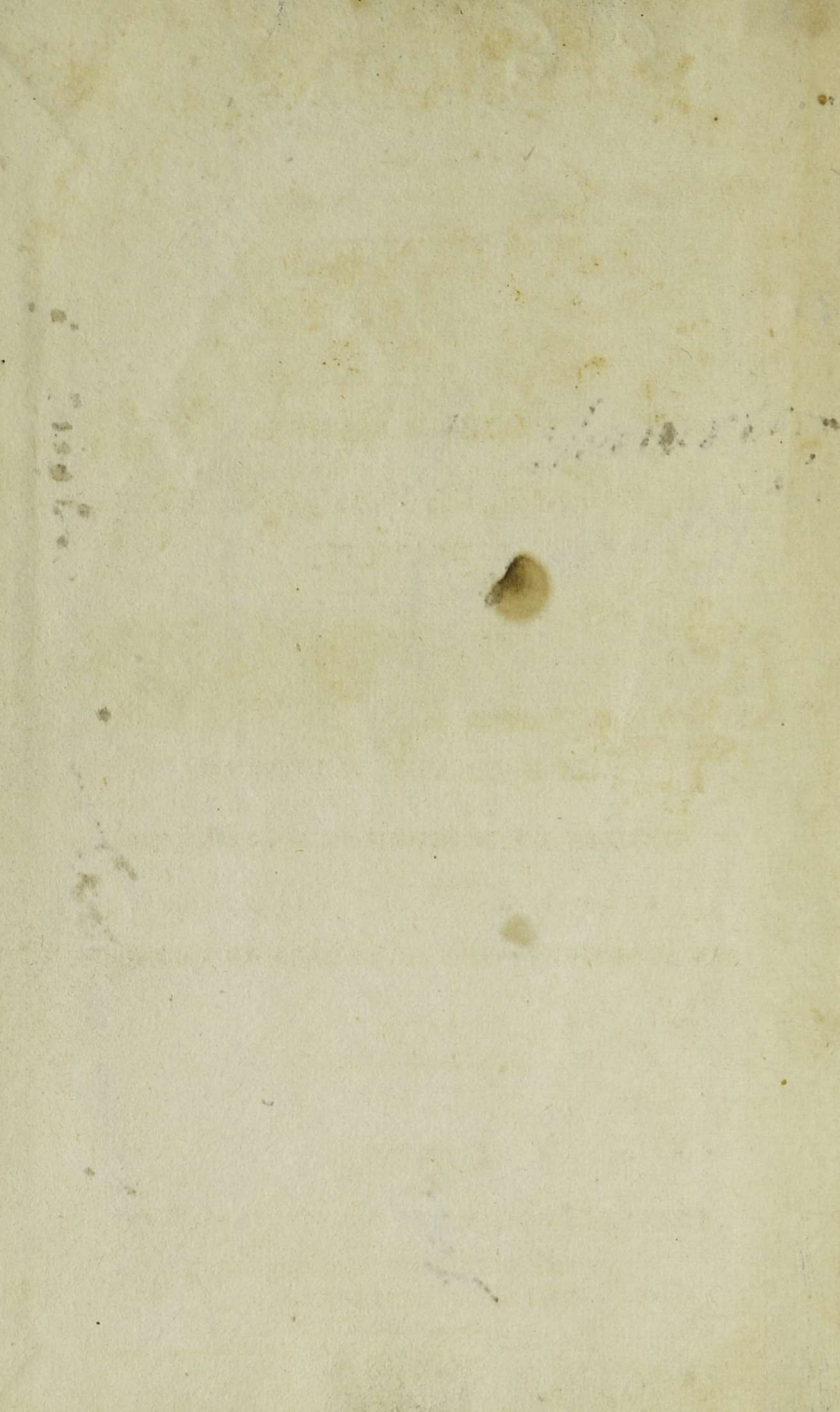
Handwritten scribbles and faint markings on the left side of the page.



Vertical handwritten scribbles and faint markings on the right side of the page.

Vertical handwritten scribbles and faint markings on the right side of the page.

Vertical handwritten scribbles and faint markings at the bottom of the page.



LEÇONS

POUR

LES ENFANS:

OU

PREMIERS ÉLÉMENTS

DE MORALE, DE POLITESSE, ET DE
SENSIBILITÉ.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

DE M^D.^E FENWICK,

PAR L'ABBÉ LE FEBVRE.

ORNÉES DE NOMBREUSES GRAVURES,

Et Servant de Suite au Petit Livre intitulé

SIX HISTOIRES POUR LA PREMIÈRE ENFANCE.

LONDON:

PRINTED FOR M. J. GODWIN AND CO.

AT THE CITY JUVENILE LIBRARY,
NO. 41, SKINNER-STREET.

1820.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

L'Auteur de ce petit ouvrage a su le distinguer de tous les autres professant le même but, par la manière intéressante dont elle traite ses sujets, et par la supérieure utilité de l'arrangement dont elle a fait usage.—En placant les mots les plus difficiles du texte à la tête de sa section respective, elle a fourni plusieurs occasions avantageuses à l'élève qu'y fera ses études: entr'autres, celle de l'exercer dans l'orthographe, et par ce moyen de l'aider à franchir, presque sans le savoir, la barrière qui l'arrête et l'empêche à saisir *d'un coup* le sentiment qui se présente, et qui sans cette aide ne lui seroit développé que foiblement, et a plusieurs reprises. L'Éditeur désire aussi remarquer, que l'on ne sçauroit trop apprécier le bon gout qui par tout se fait sentir dans les admirables petites histoires dont ce livre est composé, et faisant véritablement, comme elle l'annonce, et dans le sens le plus rigoureux des mots, un cours d'*Elémens de Morale, de Politesse, et de Sensibilité*, pour le tendre age.

LEÇONS

POUR

LES ENFANS.

PREMIÈRE PARTIE.



LE LIVRE NEUF.

I-ma-ges.

Sur-pri-se.

His-toi-re.

UN livre tel que celui ci, convient à tous les bons enfans qui se sont appliqués, pendant quelque temps, à épeler et à lire des mots d'un petit nombre de lettres. Ils y trouve-

ront des contes qui sont de nature à leur plaire. Quand ils les auront lus tous, ils auront d'autres livres, avec des contes composés de mots plus longs, tels que ceux qu'on donne aux grands garçons et aux grandes filles, qui ont été long-temps à l'école. J'espère que parmi tous les enfans, pour lesquels on achètera ce livre, il ne s'en trouvera aucun d'assez méchant, pour le déchirer, ou pour le jeter par terre, ou pour faire des oreilles de chien avec les feuillets; et pour leur montrer combien c'est être sage que de bien ménager les livres, je vais leur rapporter l'histoire d'un petit garçon, qui ne prenoit aucun soin du sien.

Un petit garçon, nommé George Green, alla un jour, avec son père, à la boutique, où l'on vend des livres à l'usage des enfans. George en choisit un dans lequel il trouva plusieurs images, et courut à la maison en grande hâte, pour le lire. Le nom du livre étoit, *La SURPRISE*; et voici l'histoire qu'il contenoit.



Maî-tre.

Ar-gent.

As-sez.

A-fin.

Tran-quil-le.

Har-gne-ux.

IL y avoit autrefois un pauvre homme qui demouroit dans une petite cabane, tout à côté d'un bois. C'étoit pour lui une bien triste habitation; car les murailles étoient faites de boue et avoient des crevasses, en plusieurs endroits; mais le vieillard n'avoit pas d'autre asyle au monde. Sa femme étoit morte, et le seul fils qu'il eût, et qui par un travail penible et constant, avoit toujours pourvu à sa subsistance, étoit alors en mer, sur un grand vaisseau, et il ne lui restoit personne, pour demeurer avec lui et pour le consoler, que son chien qui s'appeloit TRAY.

TRAY étoit un bon chien et faisoit tout ce qu'un chien peut faire, pour servir son

maître et pour lui plaire. Lorsque le vieillard alloit travailler dans les champs, ou reparer les routes, afin de gagner quelque argent, pour acheter du pain, il mettoit presque toujours bas son habit et son chapeau, et les laissoit sous une haie. TRAY alors avoit coutume de les garder, et si quelqu'un venoit près de l'endroit où ils étoient, il aboyoit de toutes ses forces, mais si personne n'en approchoit, il étoit assez tranquille; car TRAY n'étoit pas un de ces chiens hargneux qui jappent après les chevaux, et qui aboyent continuellement, et sans sujet.



Quel-que-fois.

Fal-loit.

Cou-roit.

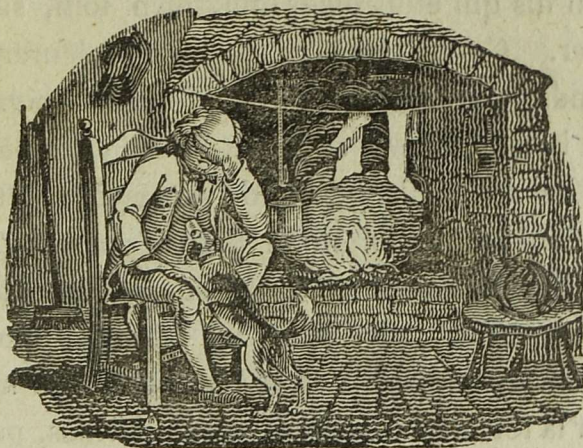
A-près.

Pa-quet.

Sous.

QUELQUEFOIS, le vieillard, après avoir fini son ouvrage, alloit au bois, couper quelques branches, pour faire du feu, et lorsqu'il en avoit autant qu'il lui en falloit, il les attachoit ensemble avec une corde, et TRAY, prenant le paquet à sa gueule, couroit le porter à la cabane. Un jour son maître laissa, par hazard, sa coignée dans le bois, sous un arbre, et renvoya TRAY la chercher.

Quoique le bois eût un mille et demi de longueur, et fût rempli de grands arbres, TRAY trouva l'endroit où elle étoit, la prit entre ses dents, et la rapporta.



É-ton-nant.

Par-lât.

Gros.

Ou-bli-er.

Pen-ser.

Fi-dè-le.

IL n'est pas étonnant que le vieillard aimât TRAY à la folie, qu'il parût quelquefois oublier que TRAY n'étoit qu'un chien, et qu'il lui parlât, comme à un ami. Le soir, lorsqu'on commençoit à n'y plus voir, TRAY et son maître avoient coutume de s'asseoir auprès de leur petit feu qu'alimentoient quelques bâtons secs, et alors le pauvre homme ne pouvoit s'empêcher de penser à

des temps plus heureux et qui n'étoient plus, et le cœur gros de chagrin, il parloit à TRAY et lui communiquoit ses tristes pensées à l'occasion de son épouse qui étoit morte, et les craintes qu'il éprouvoit, pour la vie de son fils qui étoit bien loin, bien loin, sur la mer. Ces réflexions le faisoient pleurer, et tandis que ses pâles joues étoient baignées de larmes, TRAY se levoit, posoit ses pattes de devant sur le genou de son maître, et lui léchoit les mains ou le visage, comme pour lui dire : je vous en prie, ne pleurez point, je vous en prie, ne vous attristez point. Alors le vieillard passoit doucement sa main sur la tête de TRAY, essuyoit ses larmes, prioit Dieu pour son fils, et alloit se coucher sur son pauvre lit de paille, tandis que son fidèle compagnon s'étendoit, par terre, tout près de lui.

◆

En-trée.	Tor-rents.	En-sé-ve-lir.
Sif-floient.	Dou-lou-reux.	Ma-te-lots.

UNE nuit, il survint un furieux orage. Le vent souffloit, avec tant de force, et la pluie tomboit, en si grande quantité, sur le toit de la cabane, que presque tout le chaume fut bientôt emporté. Le vieillard crut que les

murailles alloient crouler ; ainsi il quitta son lit, et suivi de TRAY il sortit, et se retira à l'entrée du bois, sous un gros chêne, dont les branches touffues et les larges feuilles, le défendoient mieux du vent et de la pluie, que sa cabane, à moitié découverte. Dans cette situation, tandis que les vents siffoient à faire trembler, et que la pluie tomboit par torrents, il pousoit, à chaque instant, de douloureux soupirs, en pensant à ce que son pauvre fils pouvoit souffrir, en mer, où la tempête alloit peut-être jeter son vaisseau contre quelque rocher, et ensévelir pour toujours, les pauvres matelots dans les ondes.



Re-tour-ner.

Di-ner.

Bou-din.

É-ten-du.

Ti-roir.

Im-pa-ti-ent.

ENFIN quelques heures après, l'orage cessa, le vent s'appaisa, et la pluie étoit passée. Lorsqu'au point du jour, au moment que le bon homme alloit s'en retourner à la chaumière, il entendit, tout à coup, un profond gémissement qui le fit tressaillir, tant il lui sembloit venir de près. TRAY l'entendit aussi, et s'élançant, avec la rapidité d'un trait, il courut vers l'endroit d'ou partoit le bruit. Le vieillard ne pouvoit courir aussi

vite que TRAY, mais il le suivit en aussi grande diligence que lui permettoient ses forces. Il n'étoit que très peu avancé dans le sentier, lorsque, chose étrange à dire, il vit étendu, sur la terre encore mouillée—

Comme George en étoit justement à cette partie du conte, ou l'appela pour diner. Mais où laissa t'il son livre neuf? Il ne le mit pas sur l'ais destiné à cet usage, ni dans un tiroir, ni même sur la table. Non: car lorsqu'il se leva de son tabouret, il le laissa tomber sur le plancher, et comme il étoit pressé, il ne s'arreta pas pour le ramasser. Tout le temps du diner, George Green fut si occupé du conte du vieillard et de la cabane, qu'il put à peine manger sa viande et son boudin, et aussitôt qu'il eut permission de quitter la table, il courut à l'endroit où il croyoit qu'étoit son livre neuf, impatient de savoir ce que le vieillard et TRAY avoient vu par terre, dans le sentier, au milieu du bois.

De-ve-nu.

Mal-pro-pre.

Dans.

Do-mes-ti-ques.

Fo-lâ-tre.

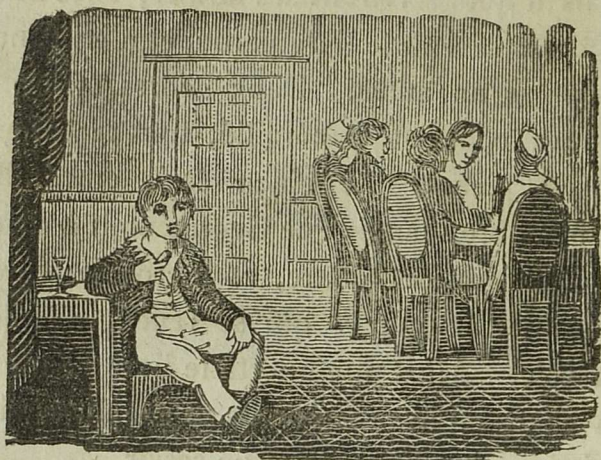
Per-du.

PLUS de livre;—ou ne pouvoit le trouver nulle part. Personne ne pouvoit dire ce

qu'il étoit devenu ; car aucun des domestiques, ni aucune des servantes n'étoient entrés dans l'appartement, depuis que George en étoit sorti. Que faire ? George pleuroit ; mais à quoi serviront ses larmes, elles ne feront pas revenir le livre perdu, et n'en donneront pas un autre. Deux heures après, on trouva le livre tout mouillé, tout malpropre, et en pièces. Le chien étoit entré dans la chambre, tandis que George étoit à diner ; il étoit jeune et folâtre, et il croyoit pouvoir s'amuser de tout ce qui se rencontroit dans sa voie. Ainsi il emporta le livre neuf dans la cour, où avec ses dents et ses pattes, il le mit bientôt, hors d'état de servir.

George vouloit battre le chien, mais son père l'en empêcha, et lui dit : la faute est toute entière de votre côté, George, et je ne vous achèterai plus de livres, que je ne sois sur que vous en prendrez soin. Ainsi George Green ne sut jamais ce qu'on avoit entendu gémir dans le bois, ni ce qu'étoit devenu le pauvre habitant de la cabane, avec son fidèle chien TRAY.

UN HABIT NEUF, ET UNE TÊTE SAVANTE.



S'ap-pli-quer.

Vi-si-te.

Ge-lée.

Ca-ma-ra-des.

Bel-le.

Bis-cu-its.

IL y avoit autrefois un petit garçon qui aimoit extrêmement les beaux habits. Son nom étoit Charles ; il n'apprenoit rien à l'école, car il croyoit qu'étant bien habillé, il n'avoit aucun besoin de s'appliquer à l'étude ; il disoit à ses camarades qu'il seroit riche, lorsqu'il seroit devenu grand ; et que tout le monde faisoit la fête à ceux qui avoit de l'argent.

Un jour il alla faire une visite, ayant un habit bleu tout neuf, et une belle chemise.



La dame de la maison lui prèsentâ une chaise et lui fit servir de la gelée, des biscuits, et du vin, mais il n'avoit personne avec qui s'entretenir, et il étoit tout à fait sombre, et croyoit qu'on devoit le complimenter sur son bel habit, mais on n'en dit pas un mot. Enfin, il entra dans la salle, un autre petit garçon, dont les habits étoient grossiers et tout simples, mais fort propres ; et la maitresse de la maison, lui prit la main, l'embrassa, et s'entretint long-temps avec lui. Les autres dames lui parlerent ensuite : - une d'entre elles lui dit, comment vous portez-vous aujourd'hui Édouard ; quand viendrez-vous chez

moi, jouer avec mon fils? Il faut que vous veniez me voir aussi, dit la dame la plus proche, car on m'a assurée que vous étiez un excellent enfant.

Da-me.

Ha-bil-lé.

Com-po-sés.

É-dou-ard.

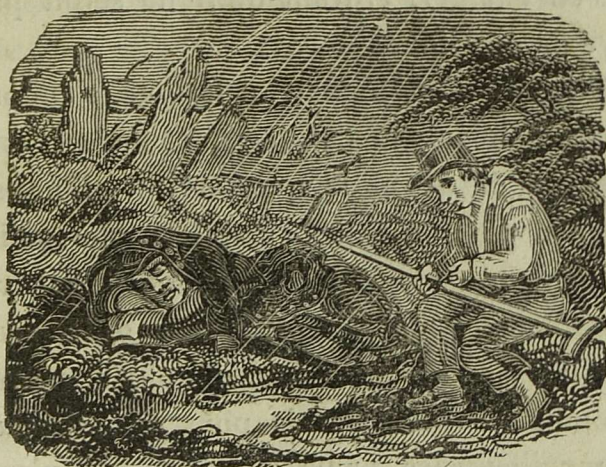
Rai-son.

É-gards.

ENSUITE une troisième dame lui dit qu'elle avoit appris qu'il savoit très bien dessiner, et que quand il lui feroit visite, elle lui montreroit de belles gravûres, et lui donneroît une boîte à couleurs. La même chose se répéta partout l'appartement, et chaque personne de la compagnie avoit un compliment à faire à Édouard.

Cependant Charles regardoit comme une chose étrange qu'un enfant si mal vêtu, fût mieux accueilli que lui qui étoit si bien habillé, mais en voici la raison : Édouard avoit beaucoup d'intelligence, il entendoit des livres composés avec gout, il savoit écrire, dessiner, danser, tandis que l'ignorant Charles pouvoit à peine lire de suite, une demi-page d'un livre. Il apprit alors que les beaux habits n'attirent point les egards, et qu'une tête savante plaît mieux qu'un habit neuf.

LA BÉQUILLE CASSÉE.



Cas-sa.	Bour-ru.	On-dée.
Le-long.	Co-cher.	Temps.
Con-duc-teur.	S'en-dor-mit.	Vais-seaux.

UN jour-qu'il faisoit très chaud, dans le mois de Juin, un pauvre matelot hâlé et estropié n'ayant qu'une jambe, s'avançoit le-long de la route, lorsque sa bèque se cassa en deux. Par cet accident, il se vit forcé de se trainer sur les mains et sur les genoux, à côté du chemin, où il s'assit, en attendant qu'il passât par-là quelque voiture ou quelque charette, espérant que le conducteur auroit la charité de le prendre. La première voiture qui vint, étoit une dili-

gence, mais le cocher étoit un homme bourru, et il ne voulut pas secourir le matelot, ni s'en charger, croyant qu'il ne seroit pas payé de sa peine.

Bientôt après, le matelot fatigué, s'endormit profondément par terre, et malgré une forte ondée de pluie qui survint, il ne se réveilla pas : car les matelots, lorsqu'ils sont à bord de leurs vaisseaux, ont à souffrir toute espèce de temps. Quand le vent souffle, les vagues de la mer qui s'élancent, retombent souvent sur le pont du vaisseau, et mouillent les pauvres marins jusqu'aux os tandis qu'ils tirent les cordages, et qu'ils changent les voiles.



S'é-veil-la.	É-tran-ge-ment.	Ré-pon-dit.
Ves-te.	Fa-ti-gue.	Là-bas.
É-pau-les.	Sur.	Por-ter.

LORSQUE le matelot estropié, s'éveilla, il trouva l'habit et la veste d'un petit garçon étendus sur sa tête et sur ses épaules, pour le défendre de la pluie, et le petit garçon, assis à côté de lui, en chemise, tâchant de raccommoder la béquille cassée, avec deux pièces de bois et un peu de gros fil. Mon

bon enfant, dit le matelot, pourquoi avez-vous oté vos habits de dessus vous, pour m'empêcher d'être mouillé? O! répondit l'enfant; je ne m'embarrasse guères de la pluie, mais j'ai cru que les grosses gouttes d'eau qui vous tomboient sur le visage, vous éveilleroient, et il faut que vous soyez étrangement fatigué, pour dormir si profondément, n'ayant d'autre lit que la terre. Voyez, j'ai déjà raccommo'dé votre béquille que j'ai trouvée en deux, et si vous pouvez vous appuyer sur moi, et traverser le champ que vous voyez là-bas, jusqu'à la ferme de mon oncle, je suis sur qu'il vous procurera une nouvelle béquille. Je vous en prie tâchez de vous y rendre; je voudrois être assez fort pour vous porter sur mon dos.



Re-gar-da.

Bé-quil-les.

On-cle.

Lais-sai.

Sau-ta.

É-tran-gers.

LE matelot, les larmes aux yeux, le regarda et dit : Lorsque je partis pour la mer, il y a cinq ans, je laissai, chez nous, un petit garçon, et, si je trouvois maintenant qu'il est aussi bon enfant que vous paroissez l'être, je serois aussi heureux que le jour est

long, quoique j'aye perdu une jambe, et que je sois réduit à marcher sur des béquilles le reste de ma vie.

Quel étoit le nom de votre fils ? demanda le petit garçon. Tom White “ dit le matelot, et le mien est Jean White.”

Quand l'enfant entendit ces noms, il sauta au cou du marin, et dit : “ Mon père, mon tendre père, je suis Tom White, votre fils.”

Quelle fut la joie du bon marin de rencontrer ainsi son enfant, et de le trouver si bien-faisant envers ceux qui avoient besoin de secours. L'oncle de Tom avoit pris soin de lui, pendant que son père étoit en mer, et le hâlé et estropié matelot se trouva comme chez soi, dans la ferme de son frere ; et quoiqu'il eût une nouvelle béquille, il garda celle qui s'étoit cassée, tant qu'il vécut, et il la montrait à tous les étrangers qui venoient à la ferme, comme une preuve du bon cœur de son cher Tom.

LA VRAIE PREUVE D'ATTACHEMENT.



Ten-dre-ment.

Mé-chants.

Tris-tes-se.

Tra-cas-si-ers.

Cau-se.

Dou-leur.

IL est aisé d'être bon en paroles, et tout enfant de cinq ou six ans peut dire—Papa, je vous aime de tout mon cœur, et, Maman, je ne vous aime pas moins.” Mais ces paroles carressantes et pleines de tendresse, ne sont pas une vraie preuve d'attachement. Les enfans qui sont bourrus et paresseux, qui disent des mensonges, qui sont tracassiers et méchants, n'aiment pas réellement leur parens. Car lorsqu'un enfant fait mal, il afflige son père et sa mère, et comment peut-

on dire avec vérité, qu'on aime quelqu'un, quand, par sa conduite, on lui cause de la tristesse et de la douleur.

Il y avoit deux petits garçons dont les noms étoient Henri et George. Henri avoit beaucoup de défauts dont il ne prenoit aucun soin de se corriger, et néanmoins, il se jettoit souvent au cou de sa maman et lui disoit combien il l'aimoit : Alors sa maman saisissoit cette occasion, pour lui décrire la peine qu'elle éprouvoit lorsqu'il étoit méchant, et elle l'exhortoit à lui *prouver* son amour pour elle, en devenant meilleur, le seul moyen qu'il eût de la rendre heureuse : mais c'étoit trop de peine pour Henri, et il reprenoit toujours son premier train de vie, et quoiqu'il parlât, presque à chaque heure, de son amour pour sa maman, il ne paroissoit jamais s'embarasser, si elle lui sourioit ou si elle avoit l'air mécontente.



Ma-tin.	En-nuy-é.	Sa-vant.
Bi-en.	Le-çons.	Mè-re.
Dé-jeu-né.	Joie.	Ré-com-pen-se.

IL n'en étoit pas ainsi de George, son désir étoit de voir sa maman satisfaite. Lorsqu'il se levoit le matin, il ne manquoit

jamais de se bien peigner, de se bien brosser les cheveux, et de venir très propre au déjeuner; car il savoit que par-la, il plairoit à sa maman et auroit son approbation. A l'école, s'il se sentoit ennuyé d'étudier ses leçons, il songeoit aussitôt quelle joie sa maman ressentiroit, s'il devenoit savant, et alors il se remettoit à ses études, avec une application toute nouvelle, et les louanges de sa mère étoient une ample récompense pour toutes ses peines.



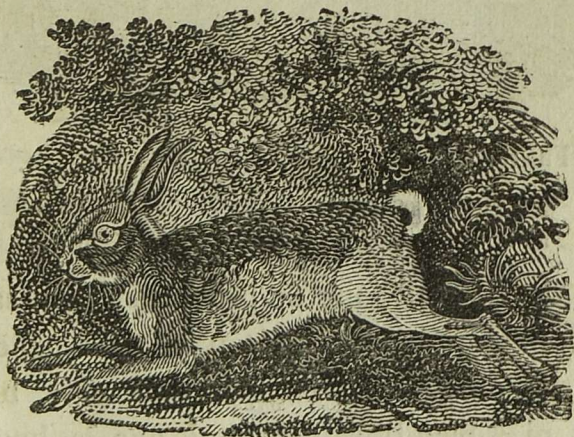
Chai-se.	Sen-ti-ment.	En-nuy-eux.
Fâ-chée.	Pour.	Ré-sul-tat.
Tour-men-toit.	Joy-eux.	In-qui-et.
Quel-que-cho-se.	Ap-pa-ren-ce.	In-sul-te.

LORSQU'ILS étoient tous deux au logis,

Henri suivoit sa maman d'appartement en appartement, ou se penoit à sa chaise et ne la laissoit pas tranquille, qu'elle ne l'embrassât une infinité de fois, au moment même peut-être qu'elle étoit occupée à écrire, à lire, ou à travailler; ou si elle étoit fâchée contre lui, il grimpoit sur ses genoux et la tourmentoit, pour qu'elle lui rendît ses bonnes grâces. Mais George épioit les regards de sa mère afin d'aller chercher ce qu'elle désiroit avoir, ou de faire quelque chose qui lui fût agréable, et alors le doux sourire qu'elle lui faisoit, en l'appelant son cher et bon George, et ses tendres embrassemens, le transportoient de joie. X

Or George prouvoit ainsi qu'il aimoit ses parens. Son amour n'étoit pour eux que l'effet du sentiment, un tel amour est la source d'un plaisir toujours renaissant pour les parens et pour les enfans. Il perfectionne l'esprit et les mœurs de ces derniers, et fait la joie des pères et des mères; mais l'amour de Henri n'étoit qu'une vaine apparence, c'étoit le pur et ennuyeux résultat d'un caractère inquiet, de sorte que quand il n'avoit rien autre chose pour s'amuser, il faisoit de grandes protestations de tendresse à sa

maman et l'embrassoit, pour n'être pas à rien faire. Un tel amour est une insulte pour un père et pour une mère; et ceux qui ont de pareils enfans doivent éprouver beaucoup de chagrin et de douleur. X



LA BONNE VOLONTÉ, OU LA FILLE AVEUGLE.



Fai-re.

Cer-tai-ne-ment.

De-grés.

An-ne.

Jo-li-es.

Pas-ser.

Tal-bot.

Ap-pren-dre.

Hon-te.

ON ne peut faire de progrès en rien, sans bonne volonté, et la raison pour laquelle la petite Anne Talbot n'apprenoit ni à bien lire, ni à bien travailler, étoit que la bonne volonté lui manquoit, et qu'elle n'avoit pas un désir réel de s'instruire. Elle croyoit toujours que ses leçons étoient trop difficiles, et, au lieu de tâcher de les apprendre, elle avoit coutume de pleurer et de dire que c'étoit pour elle une chose impossible. Elle désiroit lire de jolies histoires pour s'amuser,

mais elle auroit voulu savoir lire, tout d'un coup, sans avoir la peine d'apprendre par degrés, c'est-à-dire, d'épeler d'abord de petits mots, et ensuite de passer à de plus longs : il en étoit de même de tout le reste, de sorte que, Anne Talbot étoit mal vue de ceux qui la connoissoient, et ne paroissoit pas devoir jamais devenir une fille instruite. X



For-te.

Chau-mi-ère.

Chan-toit.

A-bri.

Dis-tan-ce.

Ré-pon-dit.

UN jour, elle eut permission de faire une promenade avec sa femme de chambre. Tandis qu'elles étoient dehors, il tomba une forte ondée de pluie, et elles coururent se mettre à l'abri dans une chaumière, qui étoit à une petite distance de la route. Il n'y avoit dans la chaumière qu'une fille aveugle, âgée d'environ dix à douze ans qui tricotoit un bas, et qui chantoit de tout son cœur en travaillant. Anne la regardant avec surprise, lui demanda, si elle avoit appris à tricoter, avant d'avoir perdu la vue, et la pauvre fille répondit qu'elle étoit née aveugle. La surprise d'Anne fut encore bien plus grande qu'auparavant, et après une petite pause, elle dit :

je ne saurois imaginer comment vous avez jamais pu apprendre à tricoter, car vous avez du éprouver bien de la peine et bien des difficultés.



É-prou-vé.	Tra-vail.	Res-sour-ce.
A-veu-gle.	Fem-me.	Ai-sée.
Voi-sins.	Mar-gue-ri-te.	Dou-leur.

J'EN ai éprouvé, d'abord, Mademoiselle, dit la fille aveugle, mais j'ai, avec de la bonne volonté, tâché d'apprendre, et la peine a bientôt cessé. Mon père et ma mère, Mademoiselle, sont de pauvres gens, et ne vivent qu'à force de travailler. Mon infirmité étoit un grand sujet de douleur pour eux, mais nous avons des voisins charitables, et lorsque j'étois encore toute petite, l'un ou l'autre

d'entre eux prenoit soin de moi, tandis que mes parens alloient à leur travail. Lorsque j'eus environ sept ans, une vieille femme, qui demeure dans la chaumière voisine, me dit un jour : quoique vous soyez aveugle, Marguerite, cela n'empêche pas que vous n'ayez encore en vous quelque ressource, car les boiteux et les aveugles mêmes, peuvent apprendre à faire quelque travail ; si vous voulez, ma petite fille, je crois que je puis vous enseigner à tricoter des bas, à l'usage de votre père ; mais il faut que vous me promettiez que vous ne vous laisserez pas effrayer par la difficulté d'apprendre, car vous ne trouverez pas la chose tout-à-fait aisée d'abord. Eh ! bien, Mademoiselle, je vous assure que j'acceptai cette offre avec bien du plaisir, vu que, quelquefois c'étoit pour moi une bien triste réflexion de penser, que tandis que ma sœur aidait mon père et ma mère, je ne pouvois rien faire d'utile, pour eux ; de manière que je pris en main les aiguilles à tricoter et que je me mis à l'ouvrage. Pendant long temps, j'avançai très peu, et je crus souvent que je ne pourrois jamais venir à bout de mon entreprise, mais la pauvre femme me dit de continuer toujours avec de

la bonne volonté, et enfin, je tricotai une paire de jarretières ; ensuite, je tricotai une paire de bas, et à présent, je ne trouve aucune peine à tricoter tout le jour, et on aime à acheter des bas qui sont l'ouvrage d'une pauvre fille aveugle.



Con-dui-te.

A-gré-able.

Sou-vent.

Char-man-te.

Vi-sa-ge.

Sci-en-ce.

LORSQU' Anne Talbot eut entendu tout ce récit, elle sentit combien sa conduite étoit répréhensible : elle crut que si un enfant aveugle pouvoit apprendre à tricoter, il devoit être beaucoup plus facile pour elle, qui avoit l'usage de ses yeux, d'apprendre à lire et à travailler ; et le jour suivant, elle se mit à ses leçons pleine de bonne volonté. Ses tâches ne lui avoient jamais paru si aisées. Elle apprit plus, en un jour, qu'elle n'avoit fait souvent auparavant, en toute une semaine. Anne trouva que la bonne volonté étoit une chose charmante ; car elle lui rendoit l'étude agréable, elle répandoit la joie sur son visage et dans son cœur, et en même-temps qu'elle lui procuroit de la science, elle la faisoit aimer et louer de tout le monde.

LE PANIER DE PRUNES.



Pa-ni-er.

Hail-lons.

Comp-ta.

Pâ-le.

Dou-zai-nes.

Re-mit.

UNE pauvre fille dont la figure étoit pâle et annonçoit une mauvaise santé, et qui conduisoit par la main, un enfant couvert de haillons, vint un jour à la porte d'une grande maison, et y trouvant un petit garçon, elle lui dit : demandez, je vous prie, Monsieur, à votre maman, si elle veut acheter ces prunes ; il y en a quatre douzaines dans mon panier. George Loft porta aussitôt le panier à sa mère qui compta les prunes, et qui, trouvant que le nombre étoit juste, et qu'elles étoient saines, et de bonne qualité, en envoya de-

mander le prix. Comme la petite fille vouloit en avoir plus que Madame Loft croyoit qu'elles ne valoient, elle les remit dans le panier, et ordonna à George de les reporter, et de dire qu'elle ne jugeoit pas à propos de les acheter.

◆

Ten-tant-es.	Doigts.	Mit.
Ves-ti-bu-le.	Po-che.	Ap-per-çut.

OR ces prunes venoient d'être cueillies, elles avoient un superbe coloris et étoient très tentantes. George aimoit les prunes plus que tout autre fruit, et il n'avançoit que très doucement vers la porte, les yeux fixés sur le panier. Plus il regardoit les prunes, plus il désiroit en goûter; il croyoit que quand il en manqueroit une, on ne s'en appercevroit pas, et en mettant la main dans le panier pour la prendre, deux autres se trouverent justement sous ses doigts; il étoit aussi aisé d'en prendre trois, que d'en prendre une; il les prit donc et les mit dans sa poche. Lorsqu'il fut arrivé à la porte du vestibule et qu'il rendit le panier à la petite fille, il avoit la figure rouge comme du feu, mais elle ne s'en apperçut pas, et ne pensa pas, non plus, à

compter ses prunes ; car comment pouvoit elle supposer que dans cette maison, il se trouvât quelqu'un qui eût l'âme assez basse, pour toucher à sa petite provision. X



Fé-nê-tre.

Mal.

Faim.

A-che-té.

Jar-din.

Dé-tour-noit.

Fi-è-vre.

Mé-dé-ci-nes.

Re-ve-nir.

AU-MOMENT qu'elle se détournoit, pour s'en aller, Madame Loft se trouva, par hazard, à la fenêtre du salon, et voyant son air abattu, elle eut regret de n'avoir pas acheté les prunes, et levant le chassis, elle lui demanda pourquoi elle avoit si mauvaise mine. La pauvre fille alors, lui fit le triste détail de ses malheurs, et lui dit qu'ayant été attaquée d'une fièvre, elle avoit communiqué son mal à ses parens qui étoient pour le moment très malades, et qui ne pouvoient plus travailler pour pourvoir à la subsistance de leurs enfans ; que dans le petit jardin de leur chaumière, il y avoit un prunier, qu'elle y avoit cueilli celles des prunes qui étoient mûres, et qu'elle étoit venue les vendre, afin d'acheter des médecines pour son père et pour sa mère, et du pain pour elle et pour sa

petite sœur, qui crioit la faim. Madame Loft paya le prix demandé, donna à la pauvre fille du vin pour ses parens, et de quoi manger pour elle-même et pour sa sœur, et lui dit de revenir le lendemain, en chercher autant.

◆◆◆◆◆

Re-con-nois-san-ce.	Pro-bi-té.	Pru-nes.
Des-sert.	Im-po-ser.	Len-de-main.

BIENTOT après, que pleine de reconnoissance elle eut quitté le pavillon, Madame Loft mettant le fruit dans son panier à dessert, trouva qu'au lieu de quarante huit prunes, il n'y en avoit que quarante cinq, et loin de soupçonner son fils, elle s'en prit à la pauvre fille, et ne douta point qu'elle n'eût voulu lui en imposer. Ce n'est pas que Madame Loft fut sensible à la perte de trois prunes, mais elle étoit indignée que la petite marchande eût manqué de probité à son égard. Toute disposée qu'elle étoit auparavant à lui faire du bien, elle commença à douter de la vérité de son récit. Car Madame Loft étoit persuadée que, si elle l'avoit trompée sur un article, elle pouvoit la tromper sur d'autres, la regardant alors comme n'étant

plus digne de ses bontés, elle donna des ordres, pour qu'on la renvoyât, lorsqu'elle reviendrait le lendemain. X



Ré-cit.	Mal-heu-reu-se.	Ma-la-di-e.
In-no-cen-te.	Cri-me.	Poi-son.

GEORGE avoit entendu le tout, et le récit que la jeune fille avoit fait de ses malheurs, et ensuite l'accusation injuste de sa mère, contre une innocente. Non seulement il avoit dérobé à une pauvre malheureuse, une partie du seul petit bien qu'elle avoit au monde, si on peut lui donner ce nom, mais il avoit de plus imprimé à sa réputation une tache deshonorante, et étoit cause que ses parens, dont sa mère avoit adouci les maux par ses bontés, alloient rester sans secours, en proie à la maladie et à la douleur ; et tout cela pour le plaisir de manger trois prunes, lui, surtout, qui n'avoit jamais manqué de nourriture, ni d'habits, ni de rien de tout ce qu'un enfant peut désirer. Il ressentoit les douleurs poignantes que le crime à coutume de causer, et le fruit que sa forme et son coloris lui avoient fait paroître si délicieux, lui étoit alors aussi odieux que le poison. +



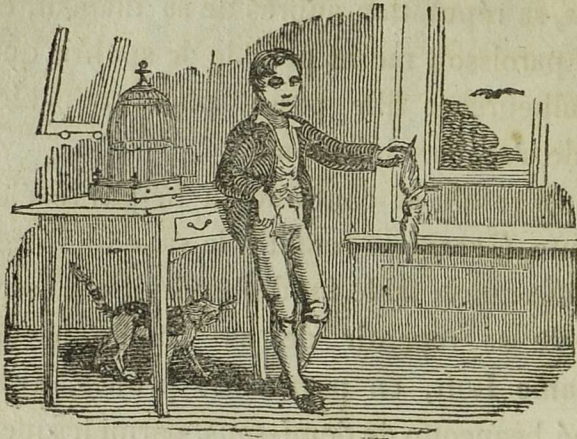
Ré-pa-rer.	Hon-neur.	Sou.
Fau-te.	Ré-sou-dre.	She-lings.
Cou-ra-ge.	Jus-ti-ce.	Ré-pu-ta-ti-on.

IL y avoit encore un moyen de réparer le mal, c'étoit d'avouer sa faute à sa mère ; pour cela, il falloit du courage, et lorsqu'un enfant renonce à tout sentiment d'honneur, il n'est pas étonnant que son courage l'abandonne. George ne put se résoudre à révéler à sa mère, un crime qu'il croyoit qu'elle ne pourroit jamais découvrir. Tous les Lundis, on lui donnoit six sous pour ses menus-plaisirs, et il forma le plan de garder cet argent, et de donner à la pauvre fille, tout ce qu'il devoit recevoir le mois suivant ; il croyoit que c'étoit faire même plus que la justice

n'exigeoit ; car comme ses trois prunes ne valoient qu'un sou, par ce moyen, il le payoit deux shelings, et sauvoit en même temps, sa réputation auprès de sa maman, et il lui paroissoit moins pénible de souffrir que la malheureuse fille passât pour coupable, que de s'accuser lui-même.

Ainsi résolu de continuer à ne pas révéler sa faute, George se rendit à la salle du diner, et avant que la table fût desservie, il eut assez lieu de se repentir de sa double bévüe. Madame Loft, en payant les prunes, avoit donné beaucoup de demi-sous, parmi lesquels il s'étoit glissé un sheling, et sans perdre un moment, la paysanne retourna le rendre à la dame à qui il appartenoit. Madame Loft savoit qu'être juste dans une circonstance, annonce de la probité dans le cœur. Ses soupçons à l'égard de la jeune fille, se trouverent par là entierement dissipés, mais elle n'eut pas plutôt fixé son fils George, qu'elle lut sur son visage, qui devint tout rouge, dans ses regards mornes, et dans l'agitation de ses membres, qu'il étoit le vrai coupable.

LA LINOTTE BRUNE.



Li-not-te.

Au-loin.

Fond.

Ca-ge.

Pro-pre.

Sur.

Pou-voit.

Gra-vi-er.

Tu-er.

UN petit garçon qui avoit entendu un oiseau chanter dans une cage, alla trouver sa mère pour lui demander, s'il pouvoit en avoir un pareil. Mais la réponse de sa mère fut, qu'elle ne croyoit pas qu'on dût confier des oiseaux aux enfans ; car lorsque les pauvres petites créatures sont enfermées dans des cages, elles ne peuvent pourvoir elles-mêmes à leur subsistance, comme elles font lorsqu'elles volent au loin, dans les champs et dans les bois, mais il faut qu'on en prenne continuelle-

ment le plus grand soin. Il faut que la cage soit tenue propre, et qu'on étende très souvent du sable ou du gravier nouveau sur la planche qui lui sert de fond, ou les oiseaux seront bientôt malades. Il faut qu'ils soient nourris avec du grain, et que la cage soit suspendue, dans un endroit bien sur, autrement les chats, qui naturellement cherchent à tuer les oiseaux, les attaqueront et les mettront en pièces. Or il y a très peu d'enfans qui ne soient sujets à oublier tout cela, et alors que deviennent les pauvres animaux ?

Le petit garçon, dont nous parlons, ne dit pas un mot, mais il crut en lui même que c'étoit par mauvaise humeur que sa mère ne vouloit point qu'il eût d'oiseau, et qu'il savoit mieux qu'elle à quoi s'en tenir. Quelques jours après, il alla voir sa tante qui demeuroit dans la campagne ; là, il tendit un trebuchet dans le champ, et attrapa bientôt une linotte, qu'il mit avec la plus vive joie, dans une cage ; et qu'il cacha dans la chambre où il couchoit.



U-ni-que.
Pe-tit.

É-clos.
Plu-mes.

Ga-zouil-ler.
Ra-mas-soit !

CETTE pauvre linotte étoit auparavant un petit oiseau unique dans son espèce pour sa vivacité ; et au printemps, lorsque les feuilles vinrent aux arbres, elle avoit construit dans un endroit retiré, avec des brins de bois, de paille, et de mousse, un joli et curieux petit nid pour s'y loger, et là elle avoit pondu ses œufs, et les avoit couvés jusqu'à ce que les écailles fussent brisées et que les petits fussent éclos : les jeunes oiseaux, lorsqu'ils sortent de l'écaille, ne sont pas encore drus, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas de plumes sur les ailes, et jusqu'à ce qu'ils en ayent ou qu'ils soient plus forts, ils ne peuvent voler hors du nid, pour se procurer de la nourriture, de sorte que, lorsque les jeunes linots avoient faim, ils se mettoient à gazouiller, et aussitôt la mere linotte s'envoloit dans les champs ou dans la cour de quelque ferme, où elle ramassoit du bled ou autres grains, ou des miettes de pain, qu'elle rapportoit dans son bec, pour nourrir ses petits qui étoient dans le nid, et qui n'avoient de ressource qu'en elle. En peu de temps, si elle n'eût pas été attrapée dans le trébuchet, elle leur auroit appris

à voler, et à chercher eux mêmes de quoi fournir à leurs besoins.

Hé-las!

Cou-vrir.

Tu-a.

Mé-re.

Peut-être.

Af-fa-mé.

HELAS ! lorsqu'elle fut prise dans le trébuchet et enfermée dans une cage, que devinrent les petits oiseaux qui étoient restés dans le nid ? Ah ! les pauvres orphelins : ils gazouillèrent et gazouillèrent en vain, tout ce jour là appelant leur mère et demandant de la nourriture, et la nuit, ils furent transis de froid et malheureux, car la linotte n'étoit point là, pour les couvrir de ses ailes. Le lendemain, dès qu'il fut jour, un d'entre eux qui étoit plus vigoureux que les autres, se traina du mieux qu'il put, au bord du nid, pour voir, peut être, s'il ne découvroit point sa mère, et il survint un coup de vent qui le précipita du nid à terre. Il ne se tua pas, en tombant, mais il se blessa, et fut même meurtri en plusieurs endroits, et n'ayant pu se retirer de la voie de quelques chevaux, qui passoient le long de la route, il fut foulé aux pieds et écrasé. Les deux autres (car ils étoient trois), vécutent un peu plus longtemps, mais ils ne souffrirent pas moins, car

ce doit être une triste chose, que de périr de froid et de faim, et n'ayant plus leur mère, pour les nourrir pendant le jour, et pour les tenir chauds pendant la nuit, ils ne tardèrent guères à mourir.

Con-tre.	Net-toy-a.	Lan-ça.
Ef-forts.	Lan-guis-soit.	É-per-due.
Lè-vé.	Tris-te.	Ser-rés.

CEPENDANT la linotte étoit enfermée dans la cage, où elle se frappoit la tête et les ailes contre les barreaux, en faisant de vains efforts pour s'échapper. Si cet enfant n'avoit pas eu le cœur aussi dur qu'il l'avoit, il n'auroit pu souffrir de voir l'oiseau languir, et haleter de crainte et de douleur, mais il auroit levé la porte de la cage, et l'auroit mis en liberté. Pendant quelque temps, il nettoya toujours la cage, le matin, et donna à l'oiseau de nouvelles graines à manger, et de nouvelle eau à boire, mais au bout de quelques jours, tout cela l'ennuya, et il étoit mécontent, de ce que la linotte languissoit et paroissoit triste, et ne vouloit plus ni voltiger ni chanter pour l'amuser ; en conséquence, il n'en prit plus le même soin, et souvent il la laissoit plusieurs heures de suite, sans avoir rien autre

chose à manger, que les cosses des graines qui étoient restées dans la cage. Alors le pauvre oiseau tomba en langueur, et dépérissoit à vue d'œil, et un soir qu'on avoit laissé la porte de la chambre ouverte, un gros chat tavelé y entra et sauta sur la cage ; les barreaux étoient si serrés, que le chat ne put introduire sa patte dans l'intérieur, mais il y lança ses griffes affilées, et tandis que la linotte effrayée et éperdue, se précipitoit d'un côté à l'autre de la cage, elle reçut plusieurs coups et plusieurs égratignûres, et avant le jour, la pauvre bête, étoit tombée morte, au fond de sa prison.

Ainsi un oiseau qui ne faisoit aucun mal, remarquable pour sa vivacité, qui faisoit retentir le bois de ses chants mélodieux, lorsqu'il étoit en liberté, qui s'étoit construit un nid avec beaucoup de peine et de travail, pour s'y retirer, et qui élevoit ses petits avec tous les soins et toute la tendresse d'une mère, eut à souffrir plus de tourment, que nous ne pouvons le dire, de la part d'un enfant étourdi, méchant, et cruel.

dans le manger, que les tasses des grâmes
 et les tasses des larmes dans la cage. Alors le
 cœur d'Alain se remplit de sanglots et d'émotions
 avec une telle force, et un sentiment si avoué, qu'il
 se sent de la chambre ouverte, au grand air,
 dans le jardin et assis sur la cage; les lar-
 mes coulent de ses yeux, que le chat ne peut
 approcher de sa tête dans l'instinct, mais il y
 vient et se penche sur elle, et dans sa douce
 attention et ses regards, se précipite à son côté
 et l'embrasse de sa tête, elle reçoit plusieurs coups
 de langue et d'embrassements, et avant le jour, la
 pauvre bête, était tombée morte au fond de
 sa cage.

Mais un jour qui ne faisait aucun mal,
 remuant le pain de viande, qui faisait re-
 monter les odeurs de viande mélangées, lorsqu'il
 était en l'air, qui s'élevait comme un nuage,
 et se répandait de pain et de travail, pour
 le chat, qui était assis sur la cage avec son
 nez et ses yeux de l'adresse d'un maître, car
 il souffrait plus de l'odeur, que nous ne
 pouvons le dire, de la part d'un enfant étourdi,
 qui se penchait et criait.

LEÇONS

POUR

LES ENFANS.

SECONDE PARTIE.



LE CHOIX DES AMIS.

Bril-loit.	Pleu-rant.	Feu-il-les.
Mai-son.	A-ban-don-né.	Cou-roient.
Ex-cep-té.	A-bri.	Mil-les.

LA lune brilloit un beau soir d'hiver ; il étoit presque dix heures, et tous les enfans du village de Newton, étoient couchés et

dormoient profondément, excepté un. Celui-là qui s'appeloit François Lawless, étoit alors à plus de trois milles de la maison, pleurant de douleur et de crainte, seul, abandonné, transi de froid et malheureux, n'ayant d'autre abri qu'une haie dépourvue de feuilles, et d'autre siège qu'une pierre, tandis que son père et sa mère couroient tout hors d'eux mêmes par les champs et les chemins, ne sachant ce que leur méchant enfant étoit devenu.

Buis-so-ni-ère.

Mœurs.

Ma-li-ce.

Par-ler.

Cris.

Con-fi-tu-res.

A-pe-i-ne.

Ri-re.

Su-cre.

Con-dui-te.

Vul-gai-res.

Mé-ri-ter.

FRANÇOIS LAWLESS avoit fait ce jour là l'école buissonnière, et fut trouvé par son père avec une troupe de vauriens à qui il n'auroit du parler, en aucune occasion. C'étoient les enfans de briquetiers, qui, très vraisemblablement, n'avoient jamais été instruits de leurs devoirs, de manière que s'ils disoient de mauvaises choses, s'ils commettoient des mensonges, s'ils déroboient le bien d'autrui, il y avoit à-peine lieu de s'en étonner; mais que François Lawless qui avoit les moyens

de connoître le prix d'une vie sage, et d'une conduite irréprochable, eût choisi de tels enfans pour ses amis et pour ses compagnons de jeu, c'étoit une chose assurément bien étrange, cependant, il en étoit venu-là. Leurs acclamations, leurs cris, leurs éclats de rire, et leurs divertissemens vulgaires, plaisoient à François. Ils avoient aussi une grande portion de malice, et ils savoient le moyen de s'y prendre avec lui, de manière à en obtenir ce qu'ils vouloient. Quand ils lui vantoient sa bonne mine, son habileté, et lui disoient que c'étoit une honte d'obliger un enfant, comme lui, d'aller à l'école, contre sa volonté, il étoit assez simple d'en être flatté, et de leur donner, par retour, ses joujous et son argent. Que dis-je, il prenoit même, quelquefois, du sucre, des gâteaux, du fruit et des confitures, dans le buffet de sa mère, pour les donner à des amis si mal choisis, et les fausses démonstrations d'amitié qu'ils lui faisoient, étoient cause qu'il ne se mettoit nullement en peine de mériter l'amour, beaucoup plus réel, de son père et de sa mère.

Sé-vè-re.	Bour-ru.	Bran-ches.
Ré-pri-man-de.	I-ma-gi-ner.	Ta-pis-sée.
Cham-bre.	S'e-chap-per.	Dé-ro-ber.

EN trouvant son fils avec ces enfans de briquetiers, Mons. Lawless fut indigné, et le forçant de le suivre à la maison, il lui fit une sévère réprimande, et ensuite l'enferma dans sa chambre. François qui depuis peu, étoit devenu très surnois et très bourru, étoit bien éloigné de se repentir de sa faute, et se disoit à lui-même, que son père étoit tout à la fois, fantasque et cruel, et vouloit l'empêcher d'être heureux. Plein de ces pensées uniques, il songeoit aux moyens de s'échapper, et la fenêtre n'étant pas très haute, et la muraille étant tapissée d'une vigne dont les branches pouvoient lui servir d'échelle, il sortit, se trouva bientôt à terre, et passant sans être apperçu, par la porte du jardin, il courut de toutes ses forces rejoindre les vauriens qui, dans l'endroit où il les avoit laissés, continuoient de se faire un jeu cruel de dérober les nids des oiseaux,



[Handwritten signature or mark]

Moi-ti-é.

Ma-ni-è-re.

Cha-peau.

Ma-tin.

É-gard.

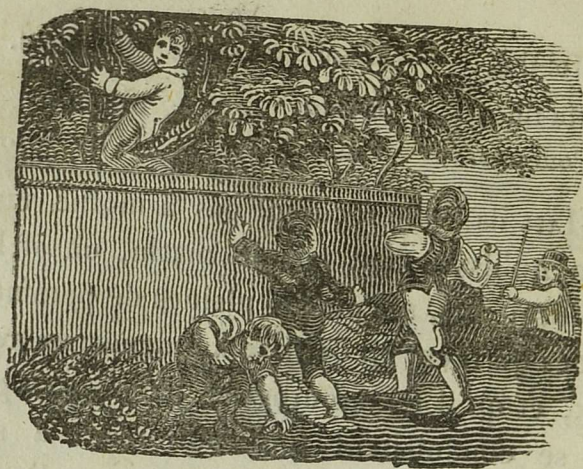
Ser-vir.

Pom-mes.

Feu-de-joie.

Pa-ro-les.

MAIS ils ne le reçurent pas à moitié aussi bien qu'ils avoient fait le matin, où il les avoit rejoints, ses poches pleines de pommes, et dès qu'il eut dit qu'il venoit demeurer avec eux, et qu'il ne retourneroit jamais au logis, ils se conduisirent tout autrement à son égard. L'un lui prit son chapeau, et l'autre ses souliers. Ils couperent des bâtons, pour faire un feu-de-joie, et lorsqu'ils en eurent un assez bon tas, ils le forcèrent de les porter. Le fardeau étoit trop lourd pour lui, et quand il le laissoit tomber, ils le maltraisoient de paroles, et encore plus de coups. Il commença alors à éprouver qu'il est beaucoup plus difficile de servir les méchants, que d'être soumis aux bons.



Gé-mis-soit.	Au-tom-ne.	Pro-pri-é-tai-re.
Gros.	Ar-bre.	Com-met-tre.
Ver-ger.	Ex-cep-té.	Tom-bée.

TANDIS que François Lawless gémissoit sous son gros paquet de bâtons, ses camarades formoient entre eux le plan de voler un verger. On étoit alors en automne, et tout le fruit du verger étoit déjà enlevé, excepté les poires d'un arbre auquel les enfans n'avoient osé monter, parcequ'il étoit très près de la demeure du propriétaire. Mais étant alors maîtres de François Lawless, ils penserent à lui faire, à la tombée de la nuit, commettre le vol, et courir tout le risque, tandis qu'ils seroient en sureté à côté de la haie, prêts à recevoir le fruit dérobé. François craignant les conséquences

de cette audacieux entreprise, les pria et les conjura de ne pas l'obliger à monter à l'arbre, mais il s'étoit rendu esclave de maîtres impitoyables, et ils le frappoient des mains et des pieds, de manière que pour s'échapper, il y grimpa.

Dou-zai-ne.	D'ac-cord.	Cri-er.
Fer-mi-er.	Champ.	En-vain.
Chau-tant.	Vi-te.	S'ex-cu-ser.

A-PEINE François eut-il cueilli une demi-douzaine de poires, que ses faux amis entendirent le fermier à qui appartenoit le verger, venir, en chantant, le long du sentier qui en étoit voisin, et pour qu'il ne crût pas qu'ils étoient d'accord avec le petit voleur, ils se mirent à lui jeter des pierres et à crier tout haut: Hola! Hola! voilà un garçon qui vole les poires du fermier Wright. François descendit aussi vite qu'il put, mais pas assez tôt, pour éviter la rencontre du fermier, qui dans sa colère, lui donna de grands coups de fouet, tandis que ceux qui l'avoient engagé dans cette mauvaise affaire, étoient à rire, à crier, et à frapper des mains. Ce fut en vain qu'il tâcha de s'excuser; on l'avoit vu dans

l'arbre, on avoit trouvé les poires dans sa poche, et le fermier, après l'avoir châtié avec la dernière sévérité, le poussa hors du verger, en lui ordonnant de décamper, sur le champ.



Cui-san-tes.	Dou-leur.	E-po-que.
A-veu-gle.	Che-vil-le.	A-mi-ti-é.
Frap-pant.	In-qui-é-tu-des.	Bril-loient.

RESSSENTANT alors de cuisantes douleurs, et devenu presque aveugle, à force de pleurer, il se mit à courir, pour n'avoir plus rien à faire avec des amis aussi perfides que cruels, qui se faisoient un jeu de ses souffrances, dont ils étoient les premiers auteurs: lorsqu'un d'entre eux, plus méchant que les autres, lui lança une grosse pierre, qui le frappant à la cheville du pied, lui causa une telle douleur, qu'il tomba par terre, sans pouvoir faire un pas de plus. Les vauriens prirent la fuite, alarmés de ce qu'ils avoient fait, et François effrayé et souffrant, s'assit en soupirant sur une pierre, et y resta, jusqu'au moment où il fut trouvé par son père qui l'avoit cherché, en proie aux plus vives inquiétudes. ~~X~~ Son père le conduisit à la maison, le réchauffa, lui donna à manger,

et guérit ses meurtrissures, quoiqu' après une conduite si indigne, il ne pût l'estimer et le fêter, comme un bon enfant. Ce fut un bonheur pour François Lawless de profiter de la leçon qu'il avoit reçue, ce jour là. En adoptant des méchants pour ses amis, il ne lui en étoit revenu que de la honte, des coups, et du chagrin. Depuis cette époque, il fut plus sage dans son choix. Sa bonne conduite lui rendit l'amitié de son père, et dans la suite, à dix heures du soir, tandis que la lune et les étoiles brilloient au ciel, et qu'un air froid et la gelée se faisoient sentir, François Lawless étoit toujours clos et coi dans son lit, comme les autres bons enfans du petit village de Newton.



CATHERINE SMITH;
 OU,
 LE MOYEN D'ETRE HEUREUX.



Ca-the-ri-ne.	Eau.	Sou-per.
Ma-tin.	Tem-ple.	Hum-ble.
Cru-che.	Mo-ment.	De-meu-re.

C'EST une belle chose d'être riche !
 disoit Catherine Smith, en poussant un pro-
 fond soupir, au moment qu'elle prenoit sa
 cruche, pour aller au puit chercher de l'eau :
 oui, dit sa mère, c'est une belle chose d'être
 riche ! mais c'est une bien meilleure chose
 d'être bon.

Or Catherine Smith avoit été long-temps

à la porte de la chaumière, et avoit vu passer Mademoiselle Lucie Temple, dans la voiture de son père, trainée par quatre beaux chevaux noirs, et Catherine étoit justement alors excessivement fatiguée, car elle avoit marché plusieurs milles, ce jour-là, pour aller chercher quelques chemises qu'une dame avoit données à faire à sa mère. La mère de Catherine avoit eu autre fois, une chute, et s'étoit cassé la jambe, et elle n'avoit jamais pu marcher depuis ce temps-là, mais elle savoit très bien faire usage de son aiguille, et elle cousoit sans perdre un moment, depuis le matin jusqu'au soir. Le père de Catherine alloit tous les jours travailler dans les champs, et elle-même, elle étoit occupée à mettre tout en ordre dans la chaumière, et à servir sa mère qui étoit infirme; elle ne manquoit jamais de tenir tout prêt le souper de son père, et lorsqu'elle le voyoit revenir de son travail journalier, elle avoit ordinaire de courir au devant de lui, et de lui témoigner, en souriant, le plaisir qu'elle avoit de le voir de retour. Son cœur étoit alors plein de joie. Il embrassoit sa chère Catherine, et remercioit Dieu de ce qu'elle étoit si bon enfant : ensuite Catherine s'asseyoit entre son père qui étoit

d'un côté de l'âtre, toujours fort propre, et sa mère qui étoit de l'autre, ayant pour tout mets sur la table, du pain bis et du lait nouveau. Eh! qui pouvoit être plus heureux que cette pauvre petite fille, ainsi que ses parens, dans leur humble demeure.



Net-toy-é.

Le-ger.

Dé-li-ces.

E-cu-moi-res.

Cueil-lir.

Vil-la-ge.

Dé-jeu-né.

Bou-quet.

Gai.

LE matin, Catherine se levoit avec le soleil, et après avoir nettoyé ses écumaires et ses terrines, et aidé à sa mère à se lever, elle avoit coutume de porter à son père son déjeuné dans les champs, avant de prendre le sien, et revenant à la maison en sautillant, le cœur plein de joie et d'un pas léger, elle chantait, comme une petite alouette, ou s'arrêtoit, afin de cueillir un bouquet de fleurs sauvages pour sa mère, qui ne pouvoit sortir pour les voir croître dans les haies. Catherine jouissoit d'une bonne santé et étoit fort heureuse, car elle étoit contente et ne restoit jamais oisive; elle trouvoit toujours quelque chose à faire, pour le service de son père ou de sa mère, et leurs louanges faisoient sa joie et ses délices.

Les gens du village l'appeloient l'industri-
euse Catherine, et la petite fille de la chau-
mière, avec son bon cœur et son caractère
gai, étoit heureuse du matin au soir.



Fa-ti-guée.

Sim-ple.

Plus-près.

Pa-quet.

Ai-dé.

Voi-tu-res.

CECI dura quelque temps ; mais à la fin, Catherine vit Mademoiselle Temple se promener dans sa voiture, et comme elle étoit très fatiguée, pour avoir marché long-temps, chargée d'un gros paquet, elle commença à vouloir être Mademoiselle Temple, et cette pensée s'empara tellement de l'esprit de la petite sotte, qu'en sortant de la chaumière avec sa cruche, pour aller chercher de l'eau, elle n'entendit pas sa mère qui l'appeloit pour l'aider à s'approcher plus près de la fenêtre, afin d'y voir mieux travailler. Pour la première fois de sa vie, Catherine ne pensa ni à son père ni à sa mère, mais lorsqu'elle fut arrivée au puits, et qu'elle eût rempli sa cruche, elle s'assit, pour penser aux belles voitures, aux beaux fourreaux, et aux grandes dames.

Se le-va.	Lard.	Di-li-gen-ce.
Em-pres-se-ment.	Choux.	Au-près.

Tout à coup, Catherine se leva brusquement pour retourner à la maison, mais par son trop grand empressement, elle renversa la cruche, et la brisa. Toute l'eau fut répandue, et elle n'avoit plus rien pour en emporter, quoi-qu'elle sût bien qu'il n'y en avoit point du tout à la chaumière, pour apprêter le souper de son père. Or son père avoit justement témoigné qu'il seroit bien aise d'avoir, ce soir là, à son souper, en forme de régal, un petit morceau de lard salé, avec des choux bouillis, et lorsqu'elle se le rappella, elle eut honte de ce qu'elle avoit fait auprès du puits ; elle courut vers la chaumière, en grande diligence, mais elle rencontra son père sur la route ; il étoit revenu à la maison, avec un grand appétit, et, au lieu de voir son souper prêt, il avoit trouvé le feu éteint, et sa pauvre femme étendue sur le plancher ; elle étoit tombée, en tâchant de s'approcher de la fenêtre, et elle n'avoit pu se relever ; il la remit sur sa chaise, et ensuite il se hâta d'aller voir où étoit Catherine, croyant qu'il devoit lui être arrivé quelque malheur.



Rou-git.

O-bli-gé.

O-pu-len-te.

Tom-bant.

En-vie.

Con-ten-te.

CATHERINE rougit lorsqu'elle rencontra son père ; c'étoit la première fois qu'elle l'eût jamais vu, sans éprouver quelque joie, mais alors elle ne put le regarder, et elle se sentit le cœur pénétré d'amertume, car elle savoit qu'elle avoit mal fait ; elle courut à la maison, et la vue de sa pauvre mère qui s'étoit considérablement blessée, en tombant, ne fit qu'augmenter sa douleur. Il étoit trop tard aussi, pour aller chercher du lait, il n'y avoit ni feu ni eau dans la chaumière, pour faire cuire le lard et les choux ; et son père, après un travail pénible, qui avoit duré depuis le matin jusqu'au soir, fut obligé d'aller coucher, sans souper.

Pour lui, il ne pouvoit imaginer ce qui avoit occasionné le retard de Catherine ; mais sa mère qui lui avoit entendu dire, c'est une belle chose d'être riche, savoit que l'envie s'étoit glissée dans son cœur, et elle lui parla ainsi : ma chère enfant, nous ne pouvons pas tous être riches, mais nous pouvons tous être bons : contentons-nous de notre état ; c'est le moyen d'être heureux, quoique nous soyons pauvres et petits. Le bonheur ne consiste pas dans les richesses, mais dans l'accomplissement de nos obligations. Vous Catherine, vous étiez ce matin, aussi heureuse que la personne du monde la plus opulente, car l'envie n'avoit point encore trouvé entrée dans votre cœur ; vous étiez contente, et vous vous acquittiez de votre devoir. Qu'êtes-vous, maintenant, mon enfant ? Catherine ne put répondre que par ses larmes, et elle pleura jusqu'au moment où elle s'endormit.



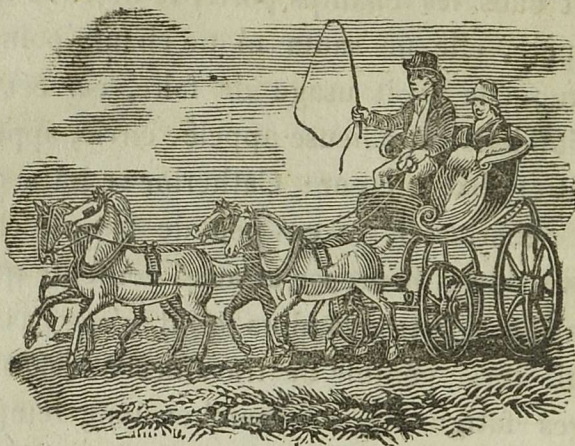
Le len-de-main.	Chan-ta.	Pé-ni-ble.
Ré-pa-rer.	O-di-eu-se.	Vingt.

LE lendemain Catherine se leva de très grand matin, pour réparer sa faute ; elle mit tout dans le meilleur ordre possible ; mais en allant dans les champs porter le déjeuner de son père, elle ne sauta ni ne chanta point, comme elle avoit usage de faire, car cette passion basse et odieuse appelée envie, appesantit et abat le cœur : Catherine se hâta de s'en débarrasser, et en peu de temps, elle redevint aussi heureuse et aussi contente que jamais. Elle trouva alors qu'il n'est pas à moitié aussi pénible de travailler à des ouvrages fatiguants, de marcher long-temps, et de porter de lourds fardeaux, que d'être en proie aux morsures de l'envie, de désirer ce qu'elle ne pouvoit avoir, et de s'attrister d'en être privée. De ce moment là, Mademoiselle Temple fût-elle passé vingt fois le jour, auprès de la chaumière, Catherine ne pensa plus qu'à remplir son devoir, et qu'à tâcher d'être un sujet de consolation pour ses pauvres parens qui l'aimoient si tendrement.

MADemoiselle Lucie Temple;

SECONDE PARTIE DU MOYEN

D'ETRE HEUREUX.



Mous-se-li-nes.

Har-gneu-se.

O-bé-ir.

Den-tel-les.

Mai-son.

E-pe-ler.

Ru-bans.

A-gré-a-bles.

L'-An-glois.

SI CATHERINE SMITH eût demeuré une semaine avec Mademoiselle Temple, elle auroit vu que les richesses ne rendent pas toujours heureux ceux qui les possèdent.

Mademoiselle Lucie Temple demeurait dans une maison fort belle et fort grande, autour de laquelle on voyait des jardins, des vergers, et d'agréables pelouses; elle avoit

une superbe voiture pour se promener, elle portoit des mousselines, des dentelles, des rubans de grand prix. Elle avoit grand nombre de domestiques pour la servir, et cependant elle n'étoit pas heureuse, car elle étoit naturellement hargneuse et changeante ; ce qui lui sembloit charmant pendant une heure, elle ne pouvoit plus en souffrir la vue l'heure suivante, et elle vouloit et désiroit toujours une chose, ou une autre, qu'elle n'avoit point. Les domestiques étoient obligés de lui obéir, mais elle savoit très bien qu'ils ne l'aimoient pas, nul personne ne l'aimoit, car un caractère difficile et acariâtre, est odieux à tout le monde. Sa mère étoit morte, mais elle avoit une gouvernante pour lui apprendre à épeler, lire, écrire, et à faire toutes sortes de beaux ouvrages ; elle lui enseignoit aussi l'Anglois et le François, et des maîtres venoient lui montrer à chanter, à jouer des instrumens et à danser ; mais elle ne faisoit nul progrès dans aucune de ces branches d'éducation, car elle étoit paresseuse, et ne vouloit pas se gêner ni se donner la peine d'apprendre ; ce qui indisposoit beaucoup son père contre elle, et lui causoit tant

de chagrin, qu'il désiroit souvent qu'elle ne fût pas son enfant.

X



Gra-ve-ment.	So-phi-e.	Mur-mu-roit.
Mon-tée.	Ma-la-di-ve.	Sou-pi-roit.
Bi-det.	Gou-ver-ner.	Se dé-pi-toit.
Trot-tant.	É-cou-ter.	Ma-la-de.

UN jour que Mademoiselle Temple se promenoit en voiture, elle rencontra Mademoiselle Sophie Willis montée sur un bidet gris, et trottant gravement sur la route : de ce moment-là, rien ne fut plus du goût de Mademoiselle Temple, qu'un cheval, pour en faire sa montûre. Son père ne vouloit pas qu'elle en eût, par ce qu'elle etoit foible et malade, et qu'elle n'avoit pas assez de force pour le gouverner ; il lui dit donc que Sophie Willis etoit grande et forte, qu'elle avoit été accoutumée, depuis longtems à aller à cheval, et qu'elle pouvoit le faire en sureté ; mais que pour elle, qui n'étoit pas capable de maitriser un cheval, elle devoit se contenter de se promener en voiture, et qu'à son avis, cela lui convenoit beaucoup mieux. Mademoiselle Temple ne voulut pas écouter la raison. Elle haïssoit alors

la voiture, toute la journée elle murmuroit, elle soupiroit, elle se dépitoit, et vouloit avoir un bidet gris. Elle ne pouvoit dormir la nuit, pour l'envie qui la dévorait, elle devenoit pâle, et maigrissoit à vue d'œil, et il y avoit toute apparence qu'elle ne tarderoit pas à tomber malade.

◆

Per-vers.	A l'a-ve-nir.	Tem-ple.
E-tat.	So-lem-nel-le-ment.	Sourds.
At-ten-ti-on.	Maî-tres.	O-pi-ni-â-tres.

MONSIEUR TEMPLE père de cette jeune personne d'un jugement si pervers, étoit fâché de voir sa fille dans cet état, et enfin, il lui dit qu'il lui acheteroit un cheval, si elle consentoit à ne s'en servir, que lorsqu'il le jugeroit à propos, et si elle lui promettoit d'apporter une attention plus suivie à ce qu'on lui enseignoit, à l'avenir. Elle donna sa parole qu'elle le feroit, et lui promit solennellement qu'elle lui obéiroit, ainsi qu'à ses maîtres. Mais des enfans comme Mademoiselle Temple, sourds à la voix de la raison, opiniâtres, surnois, égoïstes et capricieux, ne s'embarrassent guères de manquer à leur parole.

◆



Sel-le.	Bon-heur.	Dou-ce-ment.
Flat-toit.	Fi-ère.	Gal-lo-per.
Ca-res-soit.	Tri-om-phe.	Em-pê-cher.

LE cheval fut acheté : c'étoit un joli bidet, et la montûre et la selle étoient beaucoup plus belles que celles de Mademoiselle Willis. Mademoiselle Temple marcha, à plusieurs reprises autour du bidet, elle le flattoit, elle le caressoit, et éprouvoit une telle joie, qu'elle se croyoit au comble du bonheur ; mais elle se trompoit, elle n'étoit pas heureuse, elle étoit seulement fière d'avoir quelque chose de plus beau que ses voisines. Le triomphe de l'orgueil n'est pas de longue durée. Lorsqu'on l'eut mise sur le bidet, son père ordonna au domestique de le conduire doucement dans le parc, mais cela ne plaisoit pas

à Mademoiselle Temple ; elle vouloit trotter et galloper comme Mademoiselle Willis, et montrer son beau bidet sur les grandes routes, et lorsque son père lui dit qu'il faudroit quelque tems avant qu'il lui permît de gouverner le cheval, elle seule, toute sa joie l'abandonna, et elle redevint aussi malheureuse que jamais. Le lendemain, elle ne voulut plus se servir du bidet, ni même le regarder, mais le sur-lendemain, son père alla diner en ville, et alors Mademoiselle Lucie ordonna qu'on lui tint le bidet prêt, pour faire un tour de promenade. Sa gouvernante étoit aussi sortie, de manière qu'il n'y avoit personne au logis, pour empêcher l'opiniâtre enfant de suivre son caprice.



Four-gons.

Ri-re.

Bri-de.

Bi-det.

Hu-meur.

Ca-va-li-ère.

ELLE sortit donc, pour se rendre sur la grande route, parmi les voitures, les charrettes, les fourgons et les chaises. Mais n'étant pas accoutumée à aller à cheval, elle s'arrangea si mal sur le bidet, que tous ceux qui la rencontroient, se prenoient aussitôt de

rire. La jeune demoiselle en étoit de fort mauvaise humeur, et elle tiroit la bride de côté et d'autre, de façon que le pauvre bidet, ne savoit ce qu'elle vouloit, ni par où il devoit aller, et ennuyé de sa mauvaise cavalière qui le gênoit considerablement, il se mit enfin à se cabrer, à ruer^{ruer}, et à s'élancer. Avant que le domestique pût la secourir, Mademoiselle Lucie Temple fut renversée sur un grand tas de pierres fort dures, où elle fut tellement blessée et meurtrie, qu'elle eut à souffrir des douleurs très vives et très aiguës, pendant plus de trois semaines.

Tels furent les fruits de l'envie, et le résultat d'une humeur acariâtre. Qui n'aimeroit mieux, faire ensorte de vivre content comme l'heureuse Catherine Smith, que de se rendre aussi odieux et aussi malheureux que Mademoiselle Lucie Temple, par des désirs également inutiles et déraisonnables ?

X

JANE ET JUMPER.



Che-min.

Ac-ti-ve.

So-pha.

Si-tu-é.

San-té.

Fri-ands.

Mag-ni-fi-que.

Fi-gu-re.

Bi-chon.

Ca-ba-ne.

Va-ni-té.

Bruy-ant.

DANS un petit chemin fermé de haies, et situé près du magnifique château de Sir John Howard, étoit une petite hutte ou cabane, dans laquelle demeuroient la vieille Marie Hudson, sa fille Jane, et son chien Jumper. Marie étoit une bonne femme, quoique très pauvre, et Jane étoit une petite fille propre, active, pleine de santé, et d'une

figure intéressante. Jumper, il faut l'avouer, n'étoit pas beau à en tirer vanité, mais Marie et Jane l'aimoient autant que s'il eût égalé en beauté le bichon François de Lady Howard, remarquable pour son enbonpoint et pour son poil blanc, bien frisé et doux comme de la soie, toujours couché sur un sofa, vivant des morceaux friands que sa maitresse elle-même lui prodiguoit, et accoutumé à être porté dans les bras d'un laquais, lorsqu'elle prenoit l'air. Ce Jumper étoit un gros chien noir et féroce, et comme il avoit très peu à manger, il étoit maigre et décharné, ce qui ne contribuoit pas à le rendre beau.

Quoique Jumper fût assez tranquille lorsqu'il venoit quelqu'un à la chaumière, cependant quand Lady Howard y passoit, ce qu'elle faisoit, de tems en tems, pour donner quelque argent à Marie, il se mettoit à aboyer et à faire un bruit terrible. Peut-être n'aimoit-il pas à voir Floss porté dans les bras d'un homme, croyant qu'il feroit aussi bien de marcher ; peut-etre aussi, le laquais l'avoit il maltraité. Je ne puis dire au juste ce qui en étoit ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que Jumper étoit toujours bruyant et fort

incommodé, lorsqu'on apportoit Floss à la chaumière.



A-boy-er.

En-fant.

Ro-be.

Vo-tre.

Sau-ve.

Trai-té.

Nour-rir.

Ma-ni-ère.

Ce-pen-dant.

UN jour Lady Howard dit à Marie Hudson, je suis surprise que vous ne vous defassiez pas de ce villain chien, qui ne fait qu'aboyer. Vous avez bien de la peine à pourvoir à votre subsistance, et il ne peut rien vous rester pour le nourrir ; donnez-le à quelqu'un, et si personne ne veut de ce hideux animal, vous ne pouvez rien faire de mieux que de le noyer. O ! non, my lady, dit Marie Hudson, je ne puis me separer du pauvre Jumper ; car lorsque ma petite Jane pouvoit à peine marcher, elle tomba dans un étang assez profond, et tandis que j'appelois, et que je pousois des cris perçants pour que quelqu'un vînt à notre secours, croyant mon pauvre enfant perdu sans ressource, Jumper accourut, sauta dans l'eau, prit la pauvre Jane par sa petite robe, et me la ramena saine et sauve. Ce chien appartenoit alors à Gaffer Hunt et n'étoit pas trop bien traité, de manière, my

lady, que je le priai de m'en faire présent ; car quoique j'aye peu de chose à lui donner, cependant il se trouve mieux ici où il est traité doucement, que chez son maître qui lui faisoit faire mauvaise chère, et l'accabloit de coups. J'espère que votre seigneurie ne croira pas que je fasse mal d'être reconnoissante même envers un chien quand il a sauvé la vie à mon enfant.



En-ten-du.

Toi-le.

Mar-ché.

Ré-cit.

Es-sui-mains.

Cour-ses.

Lou-a.

Tis-se-rand.

Que-rel-ler.

LADY HOWARD ayant entendu ce récit, loua l'attachement que Marie Hudson témoignoit pour son chien, et depuis ce temps-là,

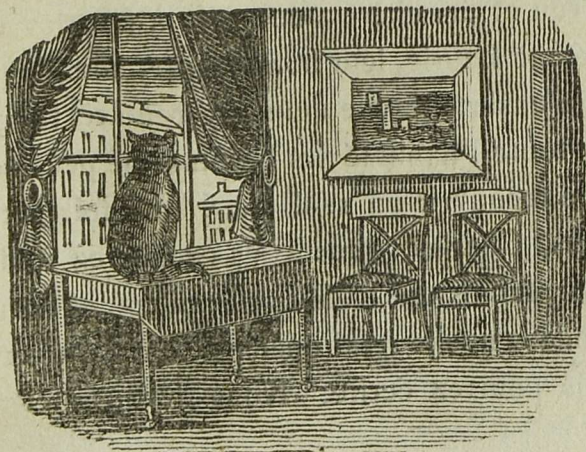
elle envoya souvent les restes de la table à la chaumière, dont Jumper avoit toujours sa part.

Marie Hudson gagnoit sa vie à filer du lin que l'on convertit en toile, pour faire des chemises, des draps, des essui-mains, et autres choses utiles. Lorsqu'elle avoit une bonne quantité de fil, Jane le mettoit dans un panier et le portoit chez le tissérand, qui lui en donnoit le prix, et avec l'argent, elle alloit au marché et achetoit du pain et des patates. Jumper l'accompagnoit toujours, et lorsque le bras de Jane ne pouvoit plus soutenir le poids du panier, elle avoit ordinaire de le mettre bas, et Jumper le prenoit entre ses dents, et le portoit aussi loin qu'il pouvoit. Lorsqu'ils n'avoient pas à aller chez le tissérand ou au marché, ils avoient contume de faire des courses devant la maison, ou bien Jumper alloit chercher et rapportoit, pour plaire à sa petite maitresse. C'étoient deux camarades de jeu qui s'aimoient extrêmement l'un l'autre, et qui ignoroient absolument ce que c'étoit que de quereller.

Oc-cu-pée.	Ob-li-que-ment.	Dé-com-bres.
Rou-et.	É-touf-fées.	Hur-la.
Ap-per-çue.	Pas-sa-ge.	Re-bâ-ti-e.

LA chaumière où Marie Hudson demeuroit, avoit besoin d'être réparée, mais Marie qui étoit occupée tout le jour à son rouet, ne s'étoit pas apperçue que la partie supérieure de sa cabane menaçoit ruine : ainsi une nuit qu'elle et Jane étoient couchées, et que Jumper dormoit auprès de la porte, tout le toit de la chaumière croula; il les auroit tuées toutes deux, mais il tomba de manière qu'il couvrit le lit obliquement, et ne les toucha point. Cependant, elles étoient enfermées dessous, et faute d'air, elles auroient été bientôt étouffées, sans le secours de Jumper. Le chien n'étoit pas blessé non plus, et avec ses pattes, il se fit bientôt un passage à travers les décombres. Il ne s'en fut pas plutôt tiré, qu'il courut au château, et là, il hurla et gratta à la porte, aussi long-temps qu'il fallut, pour se faire entendre de quelqu'un de la famille. Le cocher se leva, et descendit avec un fouet pour le chasser, mais aussitôt qu'il eut ouvert la porte, Jumper le saisit par l'habit, et tâcha de l'ammener vers la chaumière. L'homme, en le battant, lui fit lâcher

prise, cependant il revint encore, hurla et cria, paroissant demander du secours. Le jardinier enfin se rendit en bas, et dit qu'il étoit sur qu'il y avoit quelque chose qui n'alloit pas bien à la chaumière, et qu'il alloit suivre le chien, pour savoir ce que signifioient ses cris. Il le fit, et trouva la chaumière renversée, et Marie Hudson et Jane ensévelies sous les ruines. Trois ou quatre hommes actifs, les déterrèrent bientôt, et O ! qu'elle agréable rencontre ce fut pour elles et pour Jumper, qui dans cette circonstance sauva la vie à deux personnes. Lady Howard prit Marie et Jane chez elle, jusqu'à ce que la chaumière fût rebatie, et toujours depuis, cette dame aima beaucoup plus le laid et fidèle Jumper, que le beau bichon Floss, qui n'étoit bon à rien.



LE PETIT GARÇON SOURD ET MUET.



Hé-lé-ne.

Em-ploy-er.

É-cri-re.

Tan-te.

Re-cou-vrir.

Des-si-ner.

MAINTENANT que vous voilà venus passer quinze jours entiers avec moi, mon cher neveu et ma chère nièce, dit à Charles et à Héléne Laurie, leur bonne tante, nous devons faire ensorte de bien employer notre temps ; car toute l'habileté des hommes ne peut nous faire recouvrir un seul jour, une fois perdu. Vous, Charles, vous vous occuperez à dessiner, tandis qu' Héléne travaillera, et ensuite pendant que je ferai épeler et lire votre sœur, vous pourrez écrire. Nous devons mettre à

profit chaque jour de notre vie, et tandis que nous sommes jeunes, et que nous avons de la force et de la santé, nous devons apprendre toutes les choses que nous serons bien aise de savoir, lorsque nous serons courbés sous le poids des années.

Charles et Héléne coururent chercher leurs livres, qu'ils trouverent bientôt, parcequ'ils étoient à l'endroit où ils devoient être, et ensuite, ils se mirent chacun à leur ouvrage, charmés de plaire à leur tante, et bien convaincus que la meilleure chose du monde, étoit d'apprendre à être sage et vertueux.



Jo-li-e.

Peu-pi-ers.

Li-las.

Mi-di.

Buis-sons.

Ray-ons.

A MIDI, lorsque l'horloge eut sonné douze heures, leur tante leur dit de laisser-là leurs livres, de mettre leurs chapeaux, et de venir prendre l'air avec elle. Ils traverserent quelques champs, et entrèrent ensuite dans une jolie promenade où l'on voyoit, de part et d'autre dans les haies de grands chênes, des ormes et des peupliers, qui en faisoient comme un bosquet, et qui les défendoient des rayons du soleil. Enfin ils arriverent à une petite maison, fort propre et toute blanche, qui étoit

située sur un terrain couvert de verdure, avec des lilas en fleur, en forme de buisson devant les fenêtres, et un grand vivier, à l'extrémité. En face, étoit une cloture, à claire voye, et Charles et Hélène entrèrent avec leur tante, par une petite barriere faite des instrumens dont se servent les gens qui travaillent à la campagne, tels qu'un râteau, une bêche, une houe, et une faux.

Che-veux.

Pa-rut.

Ter-rain.

Noi-se-ti-er.

Char-mé.

En-droit.

DANS la maison, ils apperçurent un beau petit garçon, agé de dix ans, dont les cheveux étoient d'un blond tirant sur le brun, les yeux de couleur de noisetier, et les joues aussi rouges qu'une rose. Il s'avança vers Charles et Hélène, leur prit la main en signe d'amitié, et parut charmé de les voir, mais il ne dit pas un mot. Ils regarderent comme une chose étrange qu'il ne leur parlât pas, et enfin Charles lui dit; ce terrain vide que voilà, seroit un excellent endroit pour jouer à la balle, sans le vivier, qui en est si près. Jouez-vous quelquefois à la balle, Monsieur? L'enfant qui s'appeloit Luc, porta sa main

à sa bouche, secoua la tête, se leva de sa chaise, alla chercher une ardoise, écrivit dessus, et la donna à Charles qui y lut ces mots : je ne puis vous parler, je n'entends point ce que vous m'écrivez. Je suis un pauvre enfant sourd et muet, mais je serai bien aise de vous obliger, vous qui avez eu la bonté de venir me voir. Je vous en prie, écrivez sur cette ardoise ce que vous désirez que je fasse.



E-crits.

Pen-sant.

Pen-sée.

CHARLES prit l'ardoise, et Hélène s'étant mise à lire les mots qui y étoient écrits, ses yeux se remplirent de larmes, en pensant qu'un enfant d'un caractère si doux, étoit à la fois, sourd et muet ; mais Charles pencha

la tête, car Luc écrivoit si bien, qu'il n'aimoit pas à faire voir qu'il lui étoit inférieur. En ce point Hélène lisoit dans la pensée de Charles, car elle l'avoit souvent entendu réprimander pour son écriture, et elle avoit remarqué qu'il ne prenoit pas la peine nécessaire pour apprendre à bien écrire, ainsi, elle s'avança vers la porte du vestibule et fit un signe à Luc, lui donnant à entendre qu'ils désiroient sortir.



Fu-mi-er.

Na-geoient.

Pe-tit.

Plon-geoient.

Gro-gnoient.

In-sec-te.

LUC, en leur faisant faire un assez long tour, les conduisit au vivier, et afin qu'ils vissent les poissons, il y jeta quelques morceaux de pain, pour les faire sauter en les prenant. Il les mena ensuite derrière la maison, pour leur montrer la basse-cour; là ils virent des coqs et des poules sur le fumier, des canards et des oies qui se plongeioient ou qui nageoient dans le vivier, des cochons qui grognoient, des vaches, des veaux, et un agneau domestique, qui du moment qu'il les apperçut, sortit d'une grange et courut vers Luc, pourqu'il le flattât et jouât avec lui,

mais il étoit pleinde malice, et lorsque Charles et Hélène furent près de lui, il tâcha de les heurter de ses jeunes cornes, il ne voulut rien manger de ce qu'ils lui présenterent, mais il prit tout de la main de Luc. Dans la même grange d'où sortit l'agneau étoit une chèvre, avec deux jeunes chevreaux. La chèvre, les chevreaux, l'agneau, les veaux, aimoient tous Luc, car il avoit un bon cœur, et n'auroit pas voulu faire le moindre mal au plus petit insecte.



Mo-ment.	Af-fa-ble.	Af-fec-ti-on.
Res-te-rent.	Ca-rac-tè-re.	Vi-si-toient.

CHARLES et Hélène restèrent à diner avec Luc, qu'ils aimoient de plus en plus chaque moment qu'ils passoient avec lui : c'étoit un enfant d'un caractère doux et affable, et qui gaignoit aisément l'affection de tous ceux qui le visitoient ; il dessinoit aussi parfaitement qu'il écrivoit, et il savoit tout ce qu'un enfant sourd et muet peut apprendre, il avoit une caisse d'outils, et avoit fait lui-même une cage et un pupitre à écrire. C'est une triste chose d'être sourd et muet, car on ne peut apprendre à un enfant muet et sourd que très

peu de ce que les enfans apprennent à l'école, et de ce qu'ils doivent savoir.

Charles dit à sa tante Laurie, comme ils s'en retournoient le soir au logis, que lorsqu'il seroit devenu homme, il s'interesseroit au pauvre Luc, et tâcheroit de lui être de quelque service; puisque, disoit-il, les aveugles, les sourds et les muets ont besoin de quelqu'un qui leur serve de guide, et qui prenne soin d'eux.

C'est une chose bien fâcheuse que de ne point voir, ou que de ne point pouvoir parler; ainsi tous les petits garçons et toutes les petites filles qui ont le double avantage de la vue et de la parole, doivent en faire le meilleur usage possible; tandis qu'ils sont jeunes, suivre les bons avis de leurs parens, et ensuite, lorsqu'ils seront arrivés à un certain âge, ils pourront être d'un grand service à leurs semblables. Un insensé, un ignorant, ou un mauvais sujet sont nuisibles à la société, et ne font aucun bien dans le monde.

LEÇONS

POUR

LES ENFANS.

TROISIÈME PARTIE.



CRAINTES INSENSÉES.

Clai-re.

Per-ce-o-reil-le.

A-lar-me.

Ham-mond.

Es-car-bot.

Dé'vo-rer.

Ha-bi-tu-de.

In-sec-te.

Cam-pag-ne.

A-rai-gnée.

Lam-bris.

Dan-ger.

CLAIRE HAMMOND avoit la sottte habitude de pousser des cris perçants lorsqu'elle voyoit une araignée, un perce-oreille, un es-

petite carbot, un teigne, ou tout autre insecte, et le bruit que faisoit une souris, derrière le lambris de la chambre, suffisoit pour l'effrayer au point de croire qu'elle alloit mourir. Les personnes qui demeuroient avec elle, avoient coutume de la plaindre, pour ses frayeurs, et cette compassion même ne servoit qu'à entretenir le mal, de manière qu'elle devenoit chaque jour, de plus en plus insupportable, et qu'elle occasionnoit une alarme continuelle dans la maison, car elle faisoit autant de bruit à l'approche d'un pauvre insecte, qui n'étoit pas beaucoup plus gros que la tête d'une épingle, que si elle eût vu une demi douzaine de loups affamés fondre sur elle, la gueule béante, pour la dévorer.

○ Madame Wilson bien connue pour sa bonté, invita un jour Claire Hammond, à venir avec elle à la campagne, et Claire étoit enchantée, en pensant qu'elle alloit à une maison où il y avoit un jardin charmant, et d'excellents fruits en abondance. Mais la campagne est un bien mauvais endroit pour les gens qui entretiennent en eux des peurs insensées, parcequ'on ne peut se promener dans un jardin, ni dans un champ, qu'on ne rencontre, quoique sans aucun danger, des insectes.



Bou-quets.

Sau-til-loit.

Af-freu-se.

Ar-bus-tes.

Fray-eur.

Cui-si-ne.

Em-bau-mer.

Li-ma-çon.

Em-pres-se-ment.

MADAME WILSON avec sa voiture pleine de visiteurs, arriva à sa maison de campagne, un moment avant l'heure de diner, et dès que le repas fut fini, Clara demanda la permission d'aller faire une petite promenade dans la partie du jardin où étoient les arbrisseaux. C'étoit un endroit charmant, et Claire étoit enchantée à la vue des bouquets de roses, de toutes les autres fleurs, et de tous les arbustes odoriférants qui sembloient embaumer l'air. Mais comme elle sautilloit le long d'un sentier, voilà tout à coup, qu'elle apperçut une grenouille qui le traversoit. L'animal disparut en un instant : cependant

Claire ne put aller plus loin; elle s'arreta, et dans sa frayeur elle se mit a crier de toutes ses forces : un moment après, elle vit *mail* un limaçon qui se trainoit sur son fourreau, et alors elle recommença à crier d'une manière si affreuse, qu'on l'entendit de la maison. La compagnie sortit précipitamment du salon, et les domestiques furent bientôt hors de la cuisine. Madame Wilson ne fut pas des derniers, et dans l'empressement où elle étoit de voir ce qu'il y avoit, elle heurta contre une pierre, et fut jetée contre un arbre avec une telle violence, qu'elle se coupa horriblement. Elle fut bientôt couverte d'un ruisseau de sang, et on l'emporta, comme morte.



Mé-pris.

Gre-nou-il-le.

A-lar-mant.

Ter-ri-ble.

In-sen-sées.

Pro-mit.

A-mé-re-ment.

É-ga-le-ment.

I-so-lée.

ON sut bientôt que la vue d'un limaçon et d'une grenouille, étoit tout ce qui tenoit Mademoiselle Claire, et alors, avec qu'elle indignation et quel mépris, chacun ne la regarda t-il pas, en pensant que sa folie avoit été la cause d'un si terrible malheur. Claire Hammond n'avoit pas le cœur mauvais, et

lorsqu'elle entendit les gémissemens de Madame Wilson, tandis que les chirurgiens pensoient ses plaies, elle pleura amèrement, et se repentit bien sincèrement de ses craintes insensées et sans fondement. Madame Wilson fut en grand danger, pendant quelques jours, et Claire alloit et venoit seule autour de la maison, absolument isolée, car personne ne la regardoit, et elle n'osoit aller dans le jardin, de peur de rencontrer encore quelque monstre affreux, tel qu'un limaçon, ou quelque chose d'également alarmant. Enfin Madame Wilson se trouva mieux, et alors elle envoya chercher Claire, et lui parla avec beaucoup de bonté et très sensément, de la folie qu'il y avoit de craindre des objets qui ne pouvoient lui faire aucun mal, et qui avoient encore plus peur d'elle, qu'elle n'avoit d'eux, et cela, avec raison, puisqu'elle étoit plus forte, et beaucoup plus en état de nuire et de causer de la douleur, que mille souris et mille grenouilles ensemble.

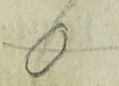
Claire promit qu'elle tâcheroit de se corriger de ce défaut, et elle fit bientôt voir que sa promesse ÉTOIT SINCÈRE.



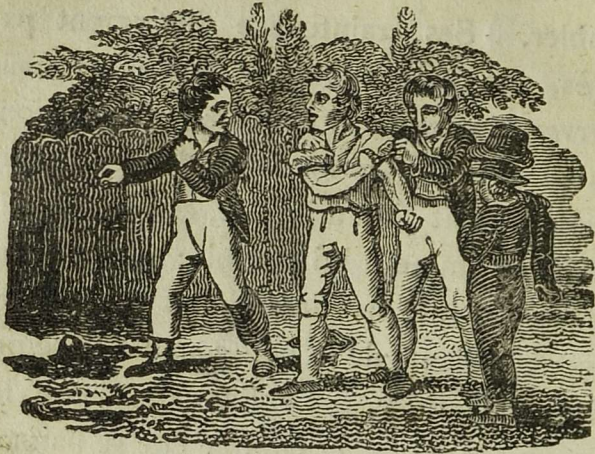
Fa-ti-gu-ée.	Pla-fond.	Mi-nu-te.
S'a-mu-ser.	De-scen-dant.	Bais-soit.
Fi-loit.	Sou-ris.	Re-trai-tes.
Cham-bre.	Trem-bla.	Pru-den-te.

UN jour elle étoit avec Madame Wilson dans sa chambre, et cette bonne dame étant fatiguée et sentant un besoin de dormir, donna à Claire un livre de jolies histoires pour l'amuser, et pria la petite fille de ne point faire de bruit pendant qu'elle dormiroit. Madame Wilson se mit sur son lit, et Claire s'assit sur un tabouret à quelque distance. Tout étoit aussi tranquille que possible, et après quelque temps, Claire ayant levé par hazard, les yeux de dessus son livre, elle apperçut assez près d'elle une araignée qui filoit sa toile suspendue au plafond, en montant et en descendant. Elle étoit sur le point de crier, lorsqu'elle pensa au mal qu'elle avoit déjà fait à Madame Wilson, et elle se retint. Au meme moment, comme elle tournoit la tête de l'autre côté, une petite souris grise se posta sur la table, rongéant quelques miettes de gâteau qu'on y avoit laissées. Claire alors trembla de la tête aux pieds, mais elle sut si bien se commander à elle-même, qu'elle ne fit ni mouvement, ni

cris. Cet effort, quoiqu'il lui eût coûté quelque peine d'abord, lui fit du bien, car au bout d'une minute ou deux, elle cessa de trembler. Ses craintes se dissipèrent par degrés, elle se sentit assez tranquille pour observer et admirer la manière curieuse dont l'araignée tiroit ses longs fils de sa poitrine, et les attachoit l'un à l'autre, et ensuite à la muraille, comme il lui plaisoit ; elle pouvoit aussi sans peine, admirer l'habit bien lissé et les yeux brillants de la petite souris grise qui étoit sur la table. Le livre de Claire lui échappa des mains, et comme elle se baissoit pour le retenir et l'empêcher de tomber sur le plancher, elle fut apperçue par les deux visiteurs qui, à l'instant, s'enfuirent dans leurs retraites, aussi effrayés que possible. Ni l'araignée, ni la souris ne reparurent plus, et toujours depuis Claire Hammond se montra courageuse et prudente, et eut soin de n'occasionner aucun mal aux autres, ni de se priver elle-même d'innocens plaisirs, en se laissant aller à de ridicules frayeurs.



LA MAUVAISE FAMILLE.



A-thlé-te.

Ca-det.

Fran-çoi-se.

Hen-ri,

Fai-né-ant.

Lu-ci-e.

Gou-lu.

Ri-chard.

Sa-ra.

IL y a une certaine rue, dans une certaine ville (n'importe comment elle s'appelle), dans laquelle il y a deux belles maisons d'égale grandeur. Les propriétaires de ces maisons, ont chacun six enfans, et les voisins ont nommé la famille qui demeure dans l'une, la Mauvaise Famille, et celle qui réside dans l'autre, la Bonne Famille.

Dans la mauvaise famille, il y a trois garçons et trois filles, et les domestiques qui sont toujours tracassés et tourmentés, lorsqu'ils

vivent dans une maison où il y a de méchants enfans, les dépeignent comme il suit : ils appellent l'ainé; HENRI L'ATHLÈTE, le cadet, GEORGE le GOULU, et le plus jeune, RICHARD le FAINÉANT. Ils donnent à la fille ainée le sobriquet de FRANÇOISE LA SANS-SOUCI, à la cadette, celui de LUCIE LA MENTEUSE, et à la dernière, celui de SARA L'ÉGOÏSTE.

Ti-tre.

Vic-toi-re.

Ha-bi-tu-de.

Meur-tri.

Que-rel-le.

Vul-gai-res.

MAÎTRE HENRI mérite à juste titre le surnom qu'on lui a donné, car il croit que c'est la plus belle chose du monde, que de savoir bien se battre, et il est, on ne peut plus, glorieux et charmé, lorsqu'il a un œil meurtri, ou le nez tout sanglant. Cela ne vient pas de son courage; non, le courage ne cherche jamais querelle, et n'est actif qu'à repousser l'insulte, qu'à protéger ceux qui sont attaqués injustement, et qu'à surmonter le danger : mais Henri seroit un des premiers à fuir à la vue d'un danger réel, où à laisser les autres s'en tirer eux mêmes, sans les secourir. Il sait qu'il est très fort, et qu'il y a peu d'enfans, de son âge, qui soient en

état de se mesurer avec lui, ainsi, il suscite des querelles, exprès pour se battre ; parceque sa force extraordinaire et l'habitude constante où il est d'en faire l'épreuve, lui donnent presque la certitude de remporter la victoire. Tous ses camarades d'école le haïssent, parcequ'un tel enfant ne peut être d'un bon caractère, ni avoir un bon cœur, ni de bonnes manières. C'est dommage qu'on ait pensé à l'envoyer à l'école, car c'est perdre le temps que de l'enseigner ; il ne sera propre qu'à vivre avec les balayeurs de rue, ou avec les charretiers et les conducteurs de fourgons, car avec des manières aussi grossières et aussi vulgaires que les siennes, les personnes d'éducation ne voudront jamais l'admettre en leur compagnie.

Mor-ceau.

Su-cre.

O-rau-ge.

Fri-ande.

Rai-sins.

Gour-mand.

Mi-el.

Pe-lû-res.

Fu-re-ter.

GEORGE le cadet, ne pense qu'à manger et qu'à boire ; il suit la cuisinière de chambre en chambre, pour savoir quelles bonnes choses elle a dans sa dépense. Lorsqu'il y a quelques mets friands sur la table, six yeux

avidés sont fixés dessus, du moment qu'il s'y asseoit, jusqu'à ce qu'on l'ait servi, et alors, il envie chaque morceau, que les autres portent à leur bouche ; dans l'empressement où il est d'avoir plus que sa part, il fait entrer de force dans la sienne de gros morceaux, et ne cesse de se gorger, qu'il ne soit presqu' étouffé, et que les larmes ne lui viennent aux yeux. Il entrera sans être aperçu dans l'office, et y volera du miel, du sucre, ou des raisins ; il ronge les bords de chaque tarte et de chaque pâté, et fait quantité d'autres tours de cette espèce qui annoncent de basses inclinations. Quand il y a de compagnie à diner, il a les yeux sur la porte du sallon jusqu'à ce que tout le monde soit parti, et avant que les domestiques aient le temps de desservir, il boit jusqu'aux dernières gouttes de vin qui sont restées dans les verres, et va même jusqu'à manger les pelûres des pommes et des poires qui sont sur les assièttes à dessert. S'il a une orange ou un gâteau, il court se cacher dans quelque coin rempli d'ordures, pour le manger, de peur que ses frères et ses sœurs, ne lui en demandent un morceau. Si on lui donne quelque argent, il dépense tout d'un seule fois,

et se farcit et mange, jusqu'à ce qu'il ne puisse presque plus se mouvoir.

On veille et on soupçonne, sans cesse, cet enfant gourmand ; personne ne s'avise de le laisser seul dans un jardin, car il mangeroit jusqu'à se rendre malade, ou bien il casseroit les branches des arbres, pour avoir le fruit. On ne lui permet jamais non plus, de faire aucune visite, car les manières d'un gourmand offensent singulièrement toutes les personnes bien élevées. Il a un visage défait et tout difforme ; il est toujours à épier et à fureter par tout, comme une bête qui cherche sa proie.

Con-tre.

Lani-bin.

Por-te.

Ca-ma-ra-des.

Bail-ler.

Mal-pro-pres.

Gou-jat.

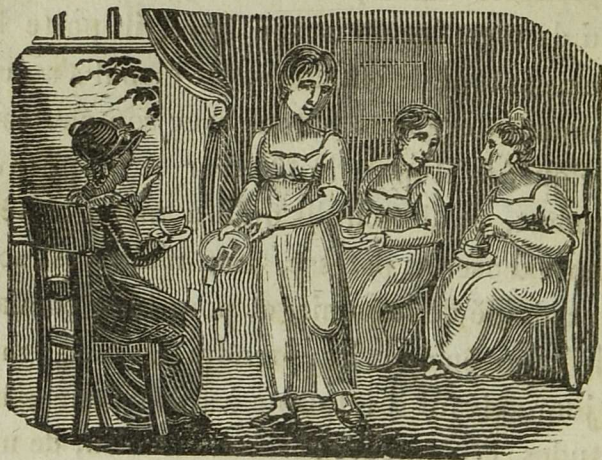
Far-deau.

Mé-pris.

RICHARD le fainéant, le troisième fils de la Mauvaise Famille, est un vrai ignorant. Cependant il est très capable de bien apprendre, s'il vouloit s'en donner la peine, mais il n'aime que la fainéantise. Le matin lorsqu'on l'éveille, quoiqu'il sache bien qu'il est temps de se lever, il reste néanmoins dans son lit, et après avoir été appelé maintes

et maintes fois, il n'est jamais prêt à temps pour le déjeuner. A ses repas, il s'appuie sur la table ou contre le dossier de sa chaise, et il est aussi lent et aussi lambin à manger, qu'à apprendre. Lorsqu'on l'envoie à l'école, au lieu de regarder dans son livre, il porte les yeux par toute la chambre, vu bien il s'amuse à couper des petits bâtons avec son couteau; quelquefois il pose la tête sur le pupitre et s'endort, et alors il dit qu'il a mal à la tête, pour excuser sa paresse. Son maître est souvent obligé de le punir, et pour lors, pendant une heure ou deux il apprendra très bien; mais le jour suivant il retourne à ses anciennes habitudes, et demeure absolument oisif, de manière qu'il est bien au dessous de plusieurs enfans qui sont beaucoup plus jeunes que lui. Lorsque ses camarades sont à jouer, il reste assis, ou se couche par terre. Il ne peut prendre part à aucun jeu, car c'est un supplice pour lui que de se remuer, et il demeure là à bailler et à s'ennuyer, faute d'occupation. Quand il marche, il traîne ses pieds, comme s'ils étoient trop lourds, pour les lever. Ses habits sont toujours malpropres, car il ne veut pas les brosser. Ses yeux sont pesants et sans action; il a l'air d'un rustant, et il parle

comme un goujat. Richard le fainéant, est un fardeau à lui-même, et tous ceux qui le connoissent n'ont pour lui que du mépris.



Pro-me-na-de.

Bour-bi-er.

Ou-vra-ge.

Bon-net.

Re-gar-de.

Ci-seaux.

MADemoiselle FRANÇOISE à le sobriquet de sans-souci, parcequ'elle ne pense à rien de tout ce qui devrait fixer son attention. Sort elle pour faire une promenade, elle ne manque point de perdre un de ses gants, ou elle laisse le vent emporter son bonnet dans la boue, ou elle se met elle-même dans un bourbier, parcequ'elle regarde de côté et d'autre, sans penser par où elle va. Au logis lorsqu'il s'agit de se mettre à travailler, elle ne

peut trouver son étui à aiguilles, ou son dé, ou ses ciseaux ; quoiqu'elle ait un sac à ouvrage pour mettre toutes ces choses, elle ne sont jamais où elles doivent être.



Sau-ce.	Des-ha-bil-le.	Grais-se.
Tom-ber.	Pro-pre-ment.	Chan-del-le.
Beur-re.	Pli-er.	Maus-sa-de.

A DINER, elle ne prend pas garde comment son assiette est posée sur la table, et peut-être toute la viande et toute la sauce tombent sur elle. Si elle a un verre de vin, elle le répand sur son fourreau ; si elle passe à quelqu'un une assiette de tranches de pain et de beurre, ou l'assiette lui échappe des mains, ou elle laisse tomber le pain et le beurre sur le tapis. Tout son habillement consiste en étoffes très grossières, car on n'ose lui en donner de fines : le soir, lorsqu'elle se deshabillement pour se coucher, elle jette son fourreau sur une chaise ou par terre, au lieu de le plier proprement, de manière qu'il est tout chiffonné, et hors d'état de servir le lendemain. Écrit-elle, elle couvre d'encre ses vêtemens : lui arrive t-il de déchirer son fourreau, elle ne se donne pas la peine de

prendre une aiguille et du fil pour le raccomoder aussitôt, mais elle l'attache avec une épingle. Alors l'épingle la pique peut-être une demi-douzaine de fois dans l'espace d'une heure, et fait deux ou trois déchirures de plus dans le fourreau. Si on lui prête un livre, elle le laisse tomber dans la boue, ou bien elle s'y prend de manière que la graisse de la chandelle degoutte sur les feuillets. Elle est un sujet de honte pour elle-même, et un fardeau pour ses amis.



Men-teu-se.

Mê-chan-te.

Men-teur.

Cho-quant.

Comp-ter.

Doigt.

QUEL choquant surnom est celui qui suit ! Lucie, la menteuse ! C'est une chose affreuse de penser qu'il existe quelqu'un qui le mérite, mais c'est bien à juste titre qu'on le donne à cette petite méchante fille, car elle n'a aucun sentiment d'honneur, et elle dit rarement la vérité ; même, quand elle fait tant que de la dire, après l'avoir entendue mentir si long temps, ont ne sait comment la croire, car qui peut compter sur la parole d'un menteur ? Si elle s'abstenoit seulement, pendant

un mois entier de dire des faussetés, il y auroit espérance de la voir s'amender, et alors on pourroit ajouter foi à ses discours, mais jusqu'à ce qu'elle renonce à cette vile et deshonorante habitude, elle doit s'attendre qu'on la fuira, et qu'on la montrera au doigt avec mépris, partout où elle ira.



Jou-jous.

Ha-bit.

Dé-fauts.

Gâ-teau.

E-prou-vent.

Plai-sir.

L'ÉGOÏSTE SARA n'aime qu'elle même, et n'est aimée de personne. Elle ne veut pas que ses frères et ses sœurs, ou tout autre enfant s'amuse avec ses joujous, lors même qu'elle n'en a pas besoin. Elle les amoncelle et ne peut s'en servir elle-même, de peur que quelqu'un n'y touche : si elle a plus de gâteaux ou de fruit, qu'elle n'en peut manger, elle le garde et le laisse moisir, plutôt que de le donner ; ou si elle voit un pauvre enfant mendier dans les rues, elle ne veut pas se déssaisir en sa faveur, d'un demi-sou qui lui serviroit à acheter un morceau de pain, quoiqu'il lui dise qu'il meurt de faim. Elle ne secourt jamais personne, elle ne se montre jamais sensible aux malheurs et aux souff-

frances qu'éprouvent les autres, elle ne fait jamais, non plus, aucuns remerciemens, et elle ne témoigne aucune reconnoissance pour ce qu'on fait, afin de l'obliger : elle désire avoir tout ce qu'elle voit, et cependant, à proprement parler, elle ne prend plaisir à rien.

Les parens de ces odieux enfans n'ont jamais l'air contents, et ne jouissent d'aucun agrément. Les frères et les sœurs ne se rencontrent jamais, que pour se quereller, de manière que la maison est sans cesse en confusion. Ils se reprochent réciproquement leurs défauts, cependant aucun d'eux ne travaille à se corriger des siens. Les domestiques les haïssent, leurs voisins les méprisent, et on fuit leur maison, comme si elle étoit infectée de quelque maladie contagieuse. Ils vivent sans amis, car les personnes qui pensent bien, ne permettent pas à leurs enfans de faire visite chez des gens où ils ne peuvent apprendre qu'à devenir grossiers et méchants.

LA BONNE FAMILLE.



Dif-fé-rent.
Dan-ger.
Vi-si-te.

Pro-tec-teur.
Op-pri-més.
Paix.

Dou-ces.
Com-pag-ni-e.
Qua-li-tés.

QUEL tableau différent présente à nos regards l'autre maison ! Les parens de la bonne famille sont toujours gais et satisfaits. Les enfans s'aiment l'un l'autre, et sont d'accord ensemble. Les domestiques sont contents et toujours disposés à obliger, et on aime beaucoup à faire visite dans cette maison, parcequ'on y passe le temps agréablement, et d'une manière utile.

LE VAILLANT EDOUARD, le fils aîné, est un beau jeune homme, qui se fait gloire d'être l'ami et le protecteur de ses frères et de ses sœurs. Edouard a le vrai courage ;

car il s'expose au danger, pour aider ceux qui ont besoin de secours, pour délivrer et pour défendre ceux qui sont persecutés injustement; cependant, il tâche d'éviter toute sorte de querelle, et très souvent il rétablit la paix, parmi ceux qui ont entre eux quelque différend. Ses manières sont douces et agréables. Il évite la compagnie des enfans grossiers et mal élevés; néanmoins, il n'insulte qui que ce soit, en paroissant le mépriser. Ce n'est pas pour les beaux habits, ou pour l'argent qu'il témoigne du respect, mais pour la vertu et pour les bonnes manières; et si le plus pauvre enfant de l'école a le plus de bonnes qualités, il a aussi la plus grande part à l'affection et à l'estime D'Edouard.



Stu-di-eux.	Di-li-gen-ce.	At-ten-tif.
Fa-mil-le.	Par-fai-te-ment.	Ca-ma-ra-des.

LE STUDIEUX ARTHUR, le cadet de la bonne famille, n'est pas prompt à apprendre, mais il supplée par sa diligence à ce qui lui manque du côté des dispositions; comme il sent bien qu'il ne peut savoir sa leçon par cœur, en aussi peu de temps, que quelques uns des autres enfans, il fixe toute son attention sur son livre, et ni le jeu auquel on

l'invite de prendre part, ni quelque autre chose que ce soit, ne peuvent lui faire quitter sa leçon, qu'il ne la sache parfaitement: on voit rarement Arthur sans un livre à la main, et s'il sort pour se promener, il en met un dans sa poche, pour l'avoir tout prêt, en cas qu'il lui arrive de trouver quelques moments de libres. Il ne perd jamais un instant, et par ce moyen, il acquiert beaucoup de connoissances. Il est si attentif, qu'il n'oublie jamais ce qu'il lit et ce qu'il apprend. Arthur deviendra, à n'en pas douter, un homme fort savant, et il éprouve déjà souvent, que ce qu'il possède de science, lui est d'un grand service. Ses parens le louent, ses amis l'admirent, et ses camarades d'école le respectent.

Re-mar-quer.

Fè-te.

Bru-y-ant.

Po-lì.

Pa-ro-le.

Heu-reu-se.

LE CIVIL CHARLES, le troisième fils, est aussi un charmant enfant. Il se fait singulièrement remarquer pour ses bonnes manières, qui ne laissent rien à désirer. Il n'oublie jamais de se montrer poli, par-tout où il est. En compagnie avec ses parens et leurs amis, il est attentif à procurer à chacun ce dont il peut avoir besoin. Il écoute les au-

tres parler, et lorsqu'on lui adresse la parole, il répond d'une manière tout à la fois vive, aisée, et agréable, mais il n'est jamais trop empressé, ni grand parleur. Lorsqu'il donne une petite fête à ses camarades de jeu, sa joie n'a rien de turbulent ni de bruyant; il ne croit pas, comme quelques enfans mal élevés, qu'il n'y a de plaisir à jouer qu'en faisant beaucoup de tapage, qu'en criant à tue-tête, qu'en déchirant les habits et qu'en brisant tout, mais il trouve le moyen de bien amuser ses petits visiteurs, sans rien de tout cela, et de les mettre d'aussi bonne humeur que possible. Lorsqu'on apporte des gâteaux ou du fruit dans la salle où l'on se récréé, il a soin de servir tous les conviés, l'un après l'autre, avant de toucher à rien lui-même. Il leur donne les places les plus proches du feu, ou lorsqu'il fait beau temps, celles où ils peuvent avoir la plus agréable perspective. Comme les bonnes manières procedent toujours d'un bon caractère, et d'un bon cœur qui désire rendre les autres heureux, ainsi elles ne manquent point de faire naître la gaieté, et de répandre partout le bonheur. Les parties de plaisir de Charles ne sont donc jamais empoisonnées par les disputes, ni par les querelles. Ses amis vont le visiter avec plaisir, et le quittent avec regret.

Con-ten-ter.	Cho-que.	In-com-mo-de.
Dé-fé-ren-ce.	Grais-se.	Mal-sé-ant.
Po-li-ment.	Lan-ga-ge.	Na-tu-rel-les.

LE CIVIL CHARLES fait continuellement tout ce qui dépend de lui, pour contenter et mettre à l'aise tous ceux qui l'entourent. Il a le plus grand respect et la plus grande déférence pour les personnes âgées. On ne l'entend jamais faire usage d'expressions vulgaires, ni tenir un langage malséant, et il parle toujours poliment aux domestiques ; il n'entre point dans le salon, les mains et la figure malpropres, et on ne voit jamais de graisse sur ses habits, car il sait qu'en général, la malpropreté choque et révolte tout le monde, et c'est pourquoi, il a grand soind de l'éviter.

On voit des enfans qui ne prennent leurs bonnes manières, qu'avec leurs beaux habits, et ils croient qu'il n'est nécessaire de se bien comporter, que lorsqu'on est devant le monde ; leur politesse est forcée, gauche, et incommode, et ils s'oublient toujours en reprenant leurs manières vulgaires, avant de quitter la compagnie. Il faut avoir de bonnes manières dans tous les temps et dans tous les lieux, si l'on veut qu'elles deviennent aisées, bienséantes, douces et naturelles, comme celles du civil Charles.

Lou-an-ges.

Sou-met.

Gue-ri-son.

Em-ma.

Mur-mu-rer.

A-mer-tu-me.

Pa-ti-en-te.

Mé-de-cins.

Ad-mi-rent.

LES filles de cette bonne et heureuse famille ne sont pas moins dignes de louange, que les fils. La fille aînée que nous pouvons appeler la patiente Emma, a le malheur d'être affligée d'une maladie. Quelquefois, elle souffre extrêmement, cependant elle supporte son mal avec patience et avec courage; elle tâche même de cacher sa douleur, afin de ne point affliger ses chers parens, et dès qu'elle est un peu mieux, elle redevient aussi gaie que qui que ce soit; elle se soumet, sans murmurer, à prendre les remèdes que les medecins ordonnent, pour sa guérison. Elle n'est pas assez simple pour s'attendre à trouver les medecines d'un goût agréable, mais elle espère qu'elles lui feront du bien, et elle aime mieux sentir un peu d'amertume dans sa bouche pendant quelques momens, que d'avoir à souffrir et que de rester malade pendant plusieurs jours, plusieurs semaines, et plusieurs mois: de même qu'une humeur acariâtre et hargneuse suffit souvent pour causer une maladie, ainsi un caractère patient et égal, contribue non seulement à adoucir toutes sortes de souffrances, mais

même à guérir les infirmités du corps. Mademoiselle Emma recouvrera donc, peut-être, en peu de temps la santé, et si cet heureux événement à lieu, de quelle joie ne remplira t-il pas tous ceux qui connoissent, qui plaignent et qui admirent cette excellente petite fille !



Su-san-ne.

Vo-lon-ti-ers.

É-véil-lée.

Sou-la-ger.

En-ti-èr-es.

A-mu-ser.

Sem-bla-bles.

Ma-la-de.

Vo-lon-ti-ers.

LA généreuse Susanne pense tout le jour aux moyens d'augmenter le bonheur de ses semblables. Elle n'a pas de plus grand plaisir que de soulager les malheureux, que de faire du bien, et que de rendre la vie douce et agréable à tous ceux qui l'entourent, Elle

épie les regards de ses parens, afin de courir les servir au moindre signal. S'ils sortent pour faire un tour en voiture, et que la voiture ne puisse contenir tous les enfans, elle cede volontiers sa place, afin qu'un de ses frères ou qu'une de ses sœurs puisse être de la promenade. Elle laisse, en tout temps le jeu, ou s'abstient de faire des visites, pour prendre soin d'Emma, sa sœur malade. Elle reste assise des heures entières à côté de son lit, pour la veiller tandis qu'elle dort, et elle prend bien garde de faire le moindre bruit. Lorsqu'elle est éveillée, elle lui lit quelque chose, elle lui parle, ou elle chante, si cela paroît l'amuser d'avantage. Elle souffrirait volontiers elle-même la douleur que la pauvre Emma endure, s'il étoit possible par-là de la soulager.

Con-fi-tû-res.

Sou-li-ers.

Pro-pre-ment.

U-ti-li-té.

Rac-co-mo-der.

Sa-tin.

LORSQU'ON donne quelque argent à Susanne, elle ne le dépense pas en confitûres, ou en joujous, mais elle fait quelque emplete, pour l'utilité de ses frères et de ses sœurs : dans d'autres temps, elle achetera une paire de souliers pour un pauvre enfant qui va nu-pieds, ou bien un livre pour un petit garçon, ou une petite fille qui leur serve à

apprendre à lire. Sa maman lui abandonne souvent ses vieux fourreaux et ses vieilles robes, pour les donner à quelque famille dans la détresse, et alors Susanne travaille de toutes ses forces pendant plusieurs jours, pour les raccomoder et les arranger de son mieux, pour qu'ils puissent être de quelque usage ; car on lui a dit qu'une pauvre femme qui a deux ou trois enfans à sa charge, et qui va travailler à journée, n'a pas le temps de coudre, et peut-être ne sait pas bien se servir de son aiguille. Lorsque Susanne a raccomodé ou fait trois ou quatre petits fourreaux, et quelle voit les enfans qui en sont revêtus habillés proprement, elle éprouve un plaisir plus délicieux, que si elle avoit vingt poupées à elle, chargées de soie et de satin. La généreuse Susanne est benie des pauvres, et chérie de sa famille.



Ag-nès.

Dou-leur.

Ha-bi-le.

San-té.

Hu-meur.

A-vis.

Ac-ti-ve.


Bon-té.

Plain-te.

LA gaie Agnès, la dernière des trois sœurs, est une belle petite fille pleine de santé, vive, active, riante, qui ne souffre aucune douleur, et qui n'a aucun sujet de tristesse : c'est une

espèce de joujou pour ses frères et pour ses sœurs, qui sont tous charmés de sa gaieté. Ils ne la tracassent, ne la tourmentent, et ne cherchent jamais à la mettre de mauvaise humeur, comme font quelques enfans à l'égard de ceux qui sont plus jeunes qu'eux ; mais ils louent sa bonté et tâchent de la rendre, de jour en jour, meilleure. Lorsqu'ils lui disent de ne point faire une chose, elle leur obéit sur le champ, car elle voit qu'ils sont tous de bonne humeur, rians et heureux, parcequ'ils sont sages. Si elle veut avoir ce qui ne lui convient pas, elle ne trouve pas mauvais qu'on le lui refuse, et elle se retire en sautant, toute aussi contente qu'auparavant. Cette petite fille deviendra très habile, car ses frères et ses sœurs prennent plaisir à lui enseigner, ce qu'on leur a enseigné à eux-mêmes, et elle écoute leurs leçons, avec attention, et profite de leurs avis ; elle sait qu'ils sont tous bons, et elle désire leur ressembler.

C'est un beau spectacle que de voir cette bonne famille réunie ensemble ; car parmi ceux qui la composent, il n'y a ni regards farouches, ni paroles aigres, ni murmures, ni plaintes, ni querelles. Tout y respire la bonté, la paix et le bonheur.



LE COUSIN JACQUES,

ET LE

COUSIN THOMAS.



Cité.

Plu-tôt.

Din-dons.

Pen-dant.

Ber-gers.

Pou-lets.


É-té.

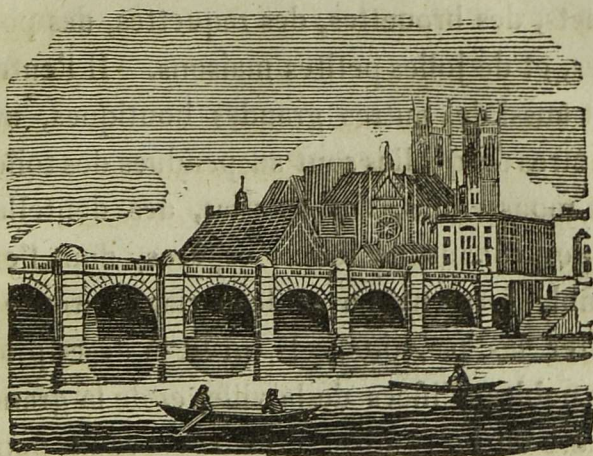
Le-voit.

Pri-èr-es.

JACQUES LE BRUN étoit né dans une ferme ; à l'âge de dix ans il n'avoit encore vu ni ville, ni cité. Jacques le Brun se levoit ordinairement à six heures du matin, pendant l'été. Les hommes et les servantes d'une ferme se levent beaucoup plutôt, pour aller à leur travail. Quelques uns attellent les bœufs à la charue, d'autres ramènent les chevaux des champs, d'autres raccomodent

les haies, d'autres fument la terre, d'autres y sement du grain, d'autres plantent de jeunes arbres. Ceux qui ont le soin des brebis et qu'on appelle bergers, font sortir les troupeaux de la bergerie, et les conduisent paître sur les hauteurs ou dans les prairies, le long d'un ruisseau. Les servantes, pendant ce temps là, se hâtent de traire les vaches, ensuite elles battent le beurre, mettent le fromage dans la presse, nettoient leur laiterie, et donnent à manger aux cochons, aux oies, aux dindons, aux canards et aux poulets. Jacques le Brun, ne travailloit pas aux champs ; ainsi, lorsqu'il se levoit, son premier soin étoit de se laver la figure et les mains, de se peigner et de se brosser les cheveux, et lorsque cela étoit fait et qu'il avoit dit ses prières, il sortoit avec son père autour de la ferme, ou bien, il se mettoit à sarcler dans le jardin. Travailler au jardin, étoit une occupation qui convenoit bien à un enfant de son âge, ou de sa taille.





Cou-sin.	Pa-vées.	Mous-se-li-nes.
Tho-mas.	Mar-bre.	Ta-bleau.
Fa-meu-se.	Trom-pet-tes.	Ra-quet-tes.

JACQUES LE BRUN avoit un cousin nommé Thomas, et Thomas le Brun, vint un jour faire visite à Jacques. Les deux enfans étoient charmés de se voir, et Thomas parla à Jacques de la fameuse cité de Londres où il demouroit ; il lui fit l'éloge de ses rues larges et pavées qui sont encombrées de monde, pendant tout le jour, et éclairées la nuit, par une rangée de lampes de verre, de chaque côté ; puis celui des belles boutiques de tabletiers, où l'on vend toutes sortes de joujous pour les enfans, tels que des battes, des balles, des cerfs-volants, des boules de marbre, des toupies, des tambours, des trompettes, des

fouets, des brouettes, des raquettes, des poupées, et de jolies petites maisons. Il l'entre-tint aussi des autres grandes boutiques, aux fenêtres desquelles sont suspendues des toiles, des mousselines, des soieries, des dentelles, et des rubans de toutes espèces, dont l'ensemble forment un tableau riant, propre à attirer les passants. Il lui fit la description des nobles édifices de la ville, et de la grande rivière de la Tamise, avec ses beaux ponts voutés, faits de pierres. Il lui parla de la quantité innombrable de chaloupes, de bateaux et de vaisseaux qui couvrent ce fleuve, et des grands bâtimens qui y sont à l'ancre, et qui apportent des marchandises en abondance, de toutes les parties du monde; il lui vanta le palais du roi, celui de la reine, le parc, le canal, et les beaux cygnes que l'on y voit nâger.

É-gli-se.

É-cho.

Tour.

Cou-po-le.

Mu-rail-le.

Ti-gre.

Ga-le-ri-e.

É-di-fi-ce.

Pan-the-re.

IL n'oublia pas l'église de St. Paul, avec son beau chœur, son dôme remarquable par son élévation, et sa coupole, ni sa curieuse galerie, où les paroles prononcés à voix basse

contre la muraille d'un côté, sont portées tout autour par l'écho, et entendues distinctement au côté opposé. Il ne passa pas sous silence, l'Abbaye de Westminster, ce bel et ancien édifice gothique, qui contient un grand nombre de monumens, qu'on y a érigés pour y perpetuer la mémoire des grands hommes, qui se sont distingués par leurs belles actions et par leur science.

Il finit par l'entretenir de la tour de Londres, qui est toujours gardée par des soldats, et dans une partie de laquelle il avoit vu des lions, des tigres, un loup, un panthere, un ours blanc, du Groenland, et autres bêtes sauvages, avec plusieurs sortes de singes.



Su-jets.	Or-ge.	Mou-dre.
Si-len-ce.	Frê-ne.	Bi-er-re.
Stu-pi-de.	Bat-tre.	Cu-ir.

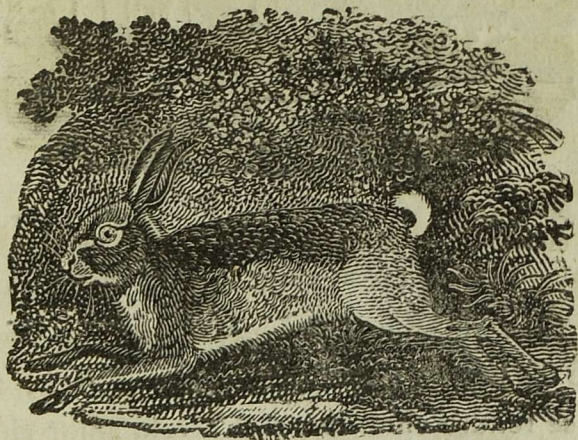
THOMAS LE BRUN s'exprimoit avec beaucoup de vivacité sur ces différens sujets, et comme Jacques qui n'avoit jamais rien vu de pareil, gardoit un profond silence, et paroissoit aussi surpris que charmé de tout ce qu'il avoit entendu, Thomas commença à croire que son cousin n'étoit qu'un enfant borné et

stupide ; mais le lendemain matin, lorsqu'ils sortirent pour aller dans les champs, il trouva que Jacques avoit autant de connoissances que lui-même, quoique dans un genre différent. Thomas ne savoit pas distinguer le bled de l'orge, ni l'avoine du seigle, ni le chêne de l'orme, ni le frêne du saule. Il avoit bien entendu dire que le pain étoit fait de bled, mais il n'en avoit jamais vu battre dans une grange, ni moudre dans un moulin. Il ne savoit rien de la manière de païtrir et de cuire le pain, de faire de la bière, et de battre le beurre ; il ignoroit même que les peaux de vaches, de veaux, de bœufs, de chevaux, de moutons et de chevres, servoient à faire le cuir.

Gen-re.	A-mis.	An-née.
In-strui-sit.	Ac-qué-rir.	Ob-ser-va-teurs.

JACQUES LE BRUN savoit très bien tout cela, et beaucoup d'autres choses de la même nature, et il instruisit son cousin dans quelques unes des branches de l'agriculture. Ces enfans, amis l'un de l'autre, et également observateurs, après quelque temps, se réunissoient toujours une fois l'année, et ils avoient

soin, chacun dans son genre d'acquérir de nouvelles connoissances, pour se les communiquer à la prochaine entrevue ; de sorte que Thomas, quoiqu'habitant d'une grande ville, étoit instruit de tout ce qui a rapport à une vie champêtre ; et que Jacques, quoiqu'à cent milles de Londres, connoissoit toutes les curiosités que renfermoit cette vaste cité.



CRUEL AMUSEMENT,
OU,
TOM, LE FOU.



Lon-dres.
Com-té.
Au-ber-ge.

Tu-mul-te.
A-gré-a-ble.
Clas-sis.

Cou-ver-tu-re.
Gu-ir-lan-de.
Ci-ca-tri-ces.

COMME Monsieur Jones alloit de la grande cité de Londres, dans le comté d'York, afin de se rendre chez lui, il s'arreta pour changer de chevaux, et pour diner, à une auberge dans un village peu étendu, mais agréable ; il étoit accompagné de son fils et de sa fille. Tandis que le garçon mettoit la nappe, ils entendirent tout à coup, une voix bruyante, des cris perçants, des huzzas, et de grands éclats de rire. Surpris de ce tumulte, dans un endroit qui leur avoit paru si tranquille,

Mr. Jones demanda au domestique de l'auberge ce que c'étoit, et il lui dit d'une manière tout à fait indifférente, que ce n'étoit que Tom le fou.

Les deux jeunes personnes coururent à la fenêtre, et levant le chassis, ils apperçurent un homme d'une grande taille, ayant une vieille couverture en lambeaux sur les épaules, et sur la tête une espèce de guirlande faite d'herbes, de fleurs, de chiffons et de paille. Il avoit la barbe longue, les joues décharnées et pâles, les yeux rouges, pleins de feu et toujours roulans de côté et d'autre, comme s'il eût souffert des peines très vives; il étoit nu-pieds, et ses jambes et ses bras étoient couverts de blessures, de cicatrices, et de meurtrissûres.

In-for-tu-né.
Tom-ber.

Quel-que-fois.
Pa-rois-sant.

Mul-ti-tu-de.
Fu-ri-eux.

CET infortuné étoit suivi de tous les enfans du village. Quelques uns crialloient après lui, d'autres le pousoient et le pinçoient, d'autres lui jetoient de la boue et des pierres, et d'autres plaçoient des bâtons à travers son chemin, pour le faire tomber. Quelquefois il marchoit droit en avant, à grands pas, parlant seul, et ne paroissant pas sentir

pulling about
 les tiraillements, les coups, et les autres insultes de la multitude rustique et sans pitié; ensuite, tout à coup, il s'arretoit, tournoit sur lui-même, déchiroit des morceaux de sa couverture, pour les leur jeter, et s'emportoit de colère contre eux, au point que l'écume lui en venoit à la bouche. Ce qu'ils désiroient, c'étoit de le tourmenter, jusqu'à le rendre furieux, et ses foibles et inutiles efforts pour les repousser, étoient pour eux, un nouveau sujet d'amusement.

+

Hu-mai-ne.

In-jus-ti-ce.

Ban-da-ges.

Dis-tin-gu-er.

Ab-so-lu-ment.

A-pos-tu-mer.

Mé-chan-ce-té.

Mo-nar-que.

A-dou-cit.

MES chers enfans, dit Mr. Jones, lorsque la foule fut passée, vous venez de voir le plus malheureux état auquel la nature humaine puisse être réduite, savoir, celui de la folie. Ce pauvre homme est fou, il ne connoit ni son père ni sa mère, et ne peut distinguer une personne d'une autre; il ne sait ce qui est bien, ni ce qui est mal, et lorsqu'il fait quelque méchanceté ou quelque injustice, il ignore absolument ce que c'est. Il ne se connoit pas lui-même, et peut être se croit-il maintenant un puissant monarque, quoiqu'il n'ait ni de quoi manger, ni de quoi se vêtir, ni où loger; et lorsqu'il peut se fourrer et se

mettre à l'abri dans quelque étable à cochons, au milieu de la boue, il se croit dans un palais; il a tellement perdu le sens, qu'il se bat contre le vent, qu'il crache sur la pluie, et que tandis qu'elle le mouille jusqu'aux os, il croit qu'elle a cessé par son ordre. Il se nourrit de souris, de grenouilles, de vers et de limaçons, et boit l'eau puante d'un fossé boueux; il se précipite à travers les épines et les ronces, et si quelqu'un a la bonté de mettre des bandages sur ses membres, il les déchire, et laisse les blessures apostumer. Il est toujours errant, toujours agité, toujours à chercher, sans savoir ce qu'il cherche et sans jamais rien trouver: le sommeil lui ferme rarement les yeux, la joie ne réside jamais dans son cœur, et l'amitié qui adoucit toutes nos autres peines, ne peut lui être d'aucun service.



Com-pas-si-on.

Dé-fen-dre.

Bar-ba-res.

Af-fli-gés.

Ig-no-ran-ce.

En-trail-les.

CE tableau, mes chers enfans, n'excite t'il il pas votre compassion? je vois que oui, par les larmes dont vos yeux se remplissent. Quelle horreur et quel mépris ne devez-vous donc pas avoir pour ces cruels enfans, qui se divertissent de l'état déplorable de cet

infortuné, et qui se font un jeu d'augmenter ses tourmens. Les fautes qu'il commet ne sont pas des pêchés pour lui, parcequ'il a perdu sa raison ; mais pour eux, les maux qu'ils font sont des crimes, parcequ'ayant la leur, pour les guider, ils ne laissent pas de faire ce qui est mal. Notre raison nous apprend à être humains, à avoir pitié de ceux qui sont dans le malheur, et à secourir les affligés ; d'ailleurs c'est un commandement exprès de la part de Dieu, que nous fassions aux autres, ce que nous désirons qu'on nous fasse à nous-mêmes, et quel est celui, parmi ces cruels enfans, qui voulût être tracassé et maltraité, comme il tracasse et maltraite le pauvre Tom, qui ne peut se défendre.

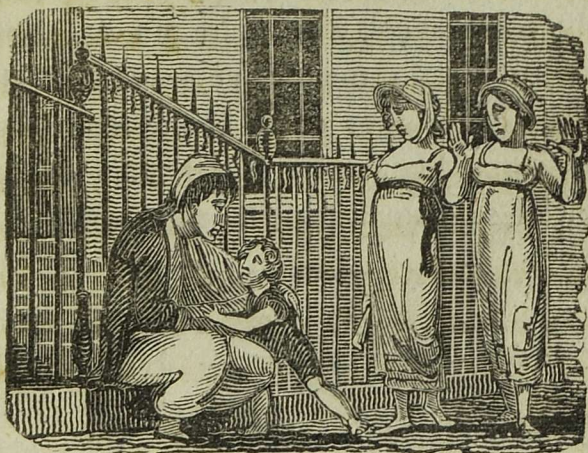
Il n'y a que les gens grossiers et ignorants qui commettent de pareilles cruautés, car l'ignorance endurecit le cœur et dégrade la raison : cultivez donc votre esprit, mes chers enfans, afin de pratiquer la justice, et d'être sensibles aux malheurs d'autrui. Croyez-moi, vous éprouverez beaucoup plus de satisfaction d'un seul acte de bonté envers un de vos semblables, que ces enfans barbares et sans entrailles, n'en n'ont jamais ressenti, dans tout le cours de leur vie.

LEÇONS

POUR

LES ENFANS.

QUATRIÈME PARTIE.



HÉLÈNE ET JUDITH;

OU,

le bon ou le mauvais

LAQUELLE DES DEUX EST BIENFAISANTE?

Hé-lè-ne.	Ha-bits.	Nour-ri-tu-re.
Ju-dith.	Quel-qu'un.	Men-di-ant.
Sen-si-ble.	De-man-doit.	Ré-pu-ta-ti-on.

IL y avoit autrefois une petite fille qui paroissoit toujours très sensible à la détresse de ceux qui manquoient de nourriture et d'habits.

Marchoit-elle dans la rue avec quelqu'un de ses parens, et un mendiant s'approchoit-il d'elle? Aussitôt elle leur demandoit quelque argent pour lui. Au logis, elle prioit sa maman de lui donner de la viande ou des demi-sous pour tous les pauvres qui venoient à la porte, de manière que cette petite fille étoit louée tout le jour, pour être si bonne, et elle commençoit à se croire un des meilleurs enfans du monde, et se vançoit devant ses compagnes de sa bonne réputation, et de la grande quantité d'argent qu'elle obtenoit de sa maman pour les mendiants.



En-vi-ron.

Argent.

Tou-ché.

Mo-des-te.

Par-ta-ger.

En-fant.

Sa-tis-fai-re.

In-ca-pa-ble.

In-ca-pa-ble.

UN jour Hélène, car c'étoit son nom, avoit pour jouer avec elle, une petite fille environ de sa taille et de son âge, qui s'appeloit Judith : c'étoit un enfant tranquille et modeste qui ne se glorifioit jamais du bien qu'elle faisoit. Elle n'avoit point de mère pour satisfaire ses désirs, et ceux de ses parens chez qui elle vivoit, n'étoient pas riches, et ne pouvoient donner de l'argent à tous ceux qui en demandoient. La maman

d'Hélène alloit sortir pour faire une visite, mais elle eut soin de laisser aux enfans un gros morceau d'une excellente tourte aux prunes à partager entre eux, afin qu'ils eussent une petite fête ; mais avant qu'on eût touché à cette tourte, une pauvre femme, avec un enfant presque nu dans ses bras, s'assit sur le seuil de la porte, et paroissoit sur le point de tomber en défaillance. Les enfans la virent, et coururent lui demander ce qu'elle avoit. Elle dit, en se lamentant, qu'elle avoit été malade à une grande distance de chez elle, et qu'elle étoit maintenant en route pour l'endroit où demeuroient ses amis, mais qu'ayant marché depuis le point du jour sans rien prendre, elle se sentoit incapable de faire un pas de plus.

◆

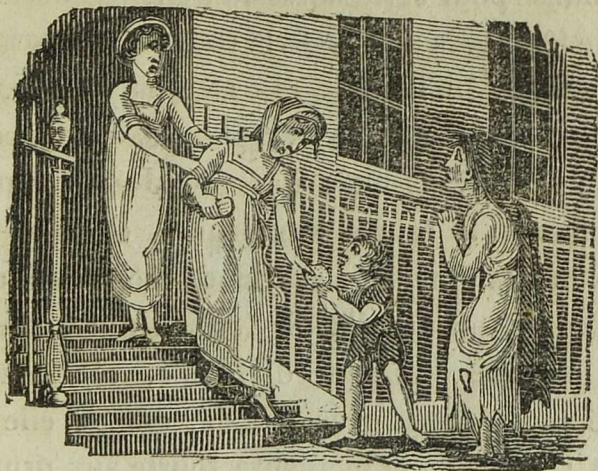
Tar-de-rez.	Aus-si-tôt.	Cui-si-ni-ère.
Mé-con-ten-te.	Em-por-té.	Main-te-nant.

PAUVRE femme, s'écria Hélène, vous ne tarderez pas à avoir de quoi manger, et je suis bien aise que vous soyez venue à notre porte, car nous prenons soin de tous les pauvres ; et aussitôt, elle courut en bas chercher la cuisinière, mais la cuisinière étoit sortie, aussi bien que sa maîtresse, et ce qu'il

y avoit de plus fâcheux, elle avoit emporté la clef de la panneterie, de manière que la servante, ne pouvoit rien avoir pour donner. Alors Hélène lui dit : ma chère Marie, prêtez-moi un sou, et je vous le rendrai dès que maman sera de retour ; mais Marie n'avoit pas le sou, elle n'avoit pas même un demi-sou. Hélène étoit, on ne peut plus mécontente contre elle, ce qui étoit inutile, car la servante ne pouvoit pas donner ce qu'elle n'avoit point ; ainsi Hélène retourna à la porte, et dit : ma bonne femme, je suis bien fâchée de n'avoir rien pour vous. Maman est sortie, et la cuisinière a enfermé sous clef tout le pain et toute la viande ; revenez dans deux heures, car maman sera alors au logis, et j'aurai de l'argent et de la nourriture pour vous ; allez vous-en, maintenant, ma chère femme, car de fait, je n'ai rien à vous donner.

+ Oui, vous avez quelque chose, dit la tranquille Judith, voilà notre tourte aux prunes, donnez-la lui : Hélène la tira par le fourreau et avec un regard sévère et lui parlant tout bas, lui dit de se taire, et de ne point parler de la tourte qui n'étoit pas une chose de nature à donner à un mendiant : je le sais

bien, dit Judith, cela n'est pas aussi bon pour elle que le seroit un morceau de pain ou de viande, mais elle meurt de faim, et nous n'avons rien autre chose à lui donner, ainsi soyez aussi mécontente qu'il vous plaira, Mademoiselle Hélène, la moitié de la tourte étoit pour moi, et elle aura cette moitié; quant à votre part, je n'ai pas droit de m'en mêler.



Ex-cel-len-te.
Ex-pri-mer.

Re-con-nois san-ce.
Ap-por-ta.

Con-ti-nu-er.
Re-gret-toit.

EN dépit des larmes d'Hélène, que la pensée de perdre la plus petite partie de l'excellente tourte aux prunes, faisoit pleurer, Judith en fit deux parts égales, et rompant la sienne en deux morceaux, elle en mit un

dans la main de la femme et l'autre dans celle de l'enfant. La pauvre femme fit un sourire qui exprimoit sa reconnoissance, tandis que le petit enfant, qui avoit un grand besoin de manger, poussa un cri de joie. Après avoir mangé la tourte, et bu un peu de bière, que la servante lui apporta, la femme se trouva en état de continuer son voyage.

C'en étoit fait du plaisir qu' Hélène s'étoit promise pour cette soirée-là ; elle vouloit faire une fête, et la moitié de la tourte étoit partie ; elle traita Judith de folle et d'empressee, et auroit désiré que la femme eût été à cent milles de là ; mais quoique Judith aimât beaucoup la tourte aux prunes, et qu'on lui donnât rarement de si friands morceaux, elle ne regrettoit pas d'avoir donné sa part. Sans la mauvaise humeur d'Hélène, elle auroit été plus heureuse ce soir-là, que si elle se fût régalée de la meilleure tourte aux prunes qu'on eût jamais faite.

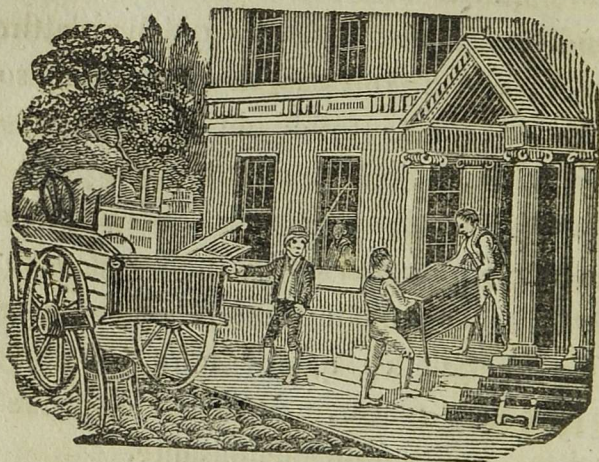
Bi-en-fai-san-te. Fa-cul-té. Cha-ri-ta-ble.
Com-pas-si-on. In-di-gens. È-go-is-te.

LAQUELLE de ces deux petites filles étoit bienfaisante ? Ce n'étoit pas Hélène ? Non, elle n'avoit pas de compassion réelle pour

les pauvres, elle n'étoit pas vraiment charitable; seulement elle tiroit vanité de la faculté qu'elle avoit de faire l'aumône aux mendians, et des louanges qu'elle s'attiroit par-là; elle n'avoit pas besoin de demi-sous ni de la viande froide de sa Maman, et c'est pourquoi elle étoit toujours prête et disposée à les donner; mais Judith pris sur elle même pour assister les indigens: elle se priva de ce qu'elle aimoit, de ce qu'elle désiroit, et de ce qu'elle auroit mangé et savouré avec plaisir. Hélène étoit vaine et égoïste, Judith étoit bienfaisante.



LES SUITES FÂCHEUSES DE L'IMPATIENCE.



Em-bar-ras. Ou-vri-ers. Ha-bi-ta-ti-on.
Do-mes-ti-ques. Ques-ti-ons. Bib-li-o-the-que.

UN jour que Mr. Stanmore déménageoit de sa maison de ville, à sa nouvelle demeure dans la campagne, il y avoit beaucoup de mouvement et d'embarras dans la famille. Les domestiques étoient tous employés à dépaqueter et à ranger les chaises, les tables, les sofas, et les buffets, chacun à leur place; quelques ouvriers montoient les lits, tandis que d'autres mettoient des rideaux aux fenêtres, et clouoient les tapis contre le plancher, dans différens appartemens. Les seules personnes oisives dans la

maison, étoient Henri et Isabelle, et ils ne pouvoient trouver rien à faire, que de sauter de chambre en chambre ; que de questionner, tantôt l'un, tantôt l'autre ; que d'admirer leurs nouvelle habitation, et que de parler du plaisir qu'ils devoient avoir dans une visite que son père s'étoit engagé de faire, ce-jour là, à Mr. Morton, son ami intime, qui demuroit, à peu près, à un mille et demi de là.

Henri et Isabelle désiroient tellement voir le parc de Mr. Morton, ou plutôt peut-être, se régaler de quelques unes des belles grappes de raisin, et d'avoir part à quelques uns des bons melons, qui croissoient à ce qu'on leur avoit dit, dans la serre chaude de Mr. Morton, que la matinée leur sembloit aussi longue qu'un jour entier. Lorsqu'on n'a rien à faire, le temps est un pesant fardeau, et les minutes paroissent des heures. Ces enfans, dans le cours de la matinée, coururent une demi-douzaine de fois à la porte de la bibliotheque, pour demander à leur père quand il seroit prêt a partir ; et quoi-qu'il fût occupé à assortir des papiers, et à arranger ses livres, ils ne cessèrent de le fatiguer par leurs questions, que lorsqu'il fut tout à fait fâché contre eux.

Ce-pen-dant.
Dif-fé-rer.

Oc-cu-pés.
Prai-ri-es.

Ap-par-te-mens.
At-tein-droit.

A LA fin, cependant, on apporta à Henri et à Isabelle l'heureuse nouvelle qu'ils devoient s'habiller, sans différer un moment, vu que leur père seroit prêt à partir sous une demi-heure. Comme le jour étoit très beau, et que le cocher pouvoit être de quelque service aux autres domestiques occupés à placer les meubles dans les appartemens, Mr. Stanmore résolut d'aller à pied au parc de Mr. Morton, mais lorsqu'il fut habillé et que la demi-heure fut passée, il se trouva retenu par de nouveaux ordres qu'il avoit à donner.

Cependant, Henri et Isabelle étoient à la porte du vestibule, presque hors d'eux mêmes dans l'impatience où ils étoient d'être partis; et enfin Henri proposa à sa sœur de se mettre en chemin les premiers, vu que leur papa les atteindroit bientôt, et Isabelle courut promptement demander à la femme de charge, s'ils devoient prendre la route à droite, ou celle à gauche. La femme de charge étoit occupée autour d'un panier de porcelaine dont plusieurs pièces s'étoient trouvées cassées dans la voiture, et comme

les morceaux fixoient toutes ses pensées, elle fit à peine attention à la nature de la question d'Isabelle, et dit à la hâte que la route à main droite, conduisoit au parc de Mr. Morton, ce qui étoit vrai; mais c'étoit la route pour les voitures, et Mr. Stanmore avoit intention de prendre un chemin plus court, à travers quelques agréables prairies.



I-sa-bel-le. Pan-ta-lons. Rés-pec-ta-ble.
Im-pa-ti-en-ce. Bi-en-sé-an-ces. Der-ni-ère-ment.

ISABELLE n'eut pas plus plutôt entendu la réponse de la femme de charge, qu'elle se mit en route avec son frère, et dans l'impatience où ils étoient d'arriver au parc de Mr. Morton, ils ne remarquerent pas d'abord que le chemin étoit très mauvais; mais

enfin, quelques éclaboussures considérables de boue sur le fourreau d'Hélène, qui venoit d'être lavé, attirèrent l'attention de Henri ; et en même temps il s'aperçut que ses bas blancs et ses pantalons de nankin n'étoient pas plus propres. Mais que faire ? Ils sentirent bien tous deux que c'étoit choquer toutes les bienséances, que de se présenter chez un homme respectable dans un tel état, mais alors Henri dit que son père devoit savoir que la route étoit mauvaise, après toute la pluie qui étoit tombée dernièrement, et que comme il avoit intention d'aller lui même à pied, il supposoit que quelques éclaboussures ne tireroient pas à conséquence. Isabelle approuva cette manière de raisonner, et ils continuèrent de marcher, s'attendant à tout moment à entendre leur père venir derrière eux.

Le chemin commença à s'élargir et à s'ouvrir de plus en plus aux rayons du soleil, qui avoit séché la terre, mais quoiqu'ils fussent un peu hors de la boue, la chaleur étoit si grande qu'ils ne pouvoient la supporter, et ils marcherent aussi vite qu'ils purent, pour trouver un endroit où se mettre à l'ombre. Epuisés de chaleur, et hors d'haleine,

ils arriverent tout à coup, à un ruisseau qui couloit droit à travers la route, sans pont, parceque les gens de pied passoient rarement par là.



Der-ni-er.

Ter-ri-ble.

Dé-fail-lan-ce.

Em-bar-ras.

Re-mu-er.

Jus-té-ment.

ILS se trouverent alors dans le dernier em-barras. Rester-la sans remuer, en plein so-leil étoit une chose terrible, et retourner sur leurs pas étoit une chose extrêmement fati-guante. Il n'y avoit point d'endroit pour s'as-seoir dans cette partie de la route, mais de l'autre côté du ruisseau étoient trois gros chênes, qui formoient un ombrage agréable sur une banque couverte de verdure. Isa-belle étrangement fatiguée, et tombant pres-

que en défaillance, auroit bien voulu être sur la rive opposée ; Henri le désiroit aussi, et dit qu'il pouvoit oter ses souliers et ses bas, et porter sa sœur à travers l'eau sur son dos. Ce plan fut arrêté, et ils convinrent que lorsqu'ils seroient de l'autre coté ils attendroient leur papa sur la banque, et tâcheroient d'essuyer sur l'herbe, la boue qui étoit attachée à leurs souliers. Mais ou Henri ne fut pas aussi fort qu'il croyoit l'être, ou Isabelle, ayant les souliers et les bas de son frère à porter à sa main, ne se tint pas assez bien autour de son cou, car lorsqu'ils furent justement au milieu du ruisseau, le pied lui glissa, il chancela, tomba, et entraîna avec lui, sa sœur dans l'eau.

Ti-re-rent.Gau-che-rie.Gra-vi-er.Ruis-se-lant.Aug-men-tant.E-cor-chée.

Ils s'en tirèrent tous deux en un moment, et ils en furent quittes, pour avoir pris un bon bain. Leurs cheveux ruisselans d'eau, et leurs habits tous trempés, ils gagnèrent la rive. Mais lorsqu' Isabelle vit que les rubans de son bonnet neuf de paille étoient gâtés, elle se mit à pleurer et à accuser son frère de l'avoir fait tomber exprès, ce qui ir-

rita tellement son compagne, qu'il dit que tout venoit de sa gaucherie, et en même-temps, il lui secoua dans la figure les manches de sa jacquette, d'où il exprimoit l'eau; cette insulte augmentant la colère d'Isabelle, elle donna à son frère un grand coup sur l'oreille. Une bataille s'en suivit, ce qui leur causa une seconde chute, et étant tombés alors sur le gravier, Isabelle eut la figure écorchée par les petites pierres aiguës dont il étoit rempli, et Henri eut le coude meurtri, par un gros caillou tranchant.

La douleur que leur causerent ces blessures, appaisa leur colère, ils ne penserent plus à se battre, et ils étoient occupés à essuyer le sang dont ils étoient couverts et à regarder avec douleur et comme effrayés, leurs habits mouillés et chargés de boue, lorsqu'un domestique qu'on avoit envoyé après eux, les rejoignit.



Der-ri-è-re.
Pos-si-ble.

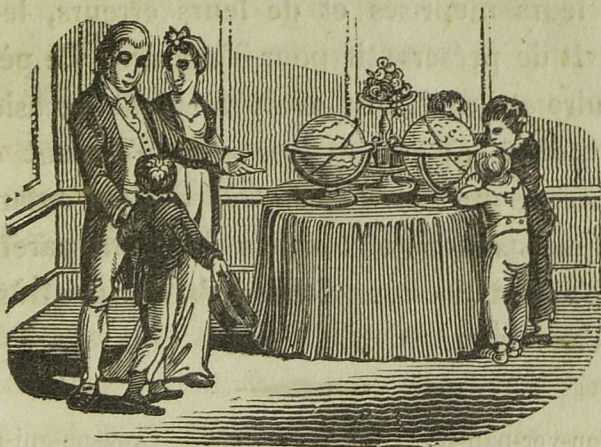
Or-don-na.
Dé-plo-rant.

Im-pru-den-ce.
Pê-ches.

MR. STANMORE n'étoit pas loin derrière. On lui avoit dit que Henri et Isabelle étoient partis devant, et il fut fort allarmé de ne pas les trouver dans le sentier qui traversoit les champs; il étoit donc retourné les chercher

par le chemin qu'ils avoient pris ; il ordonna au domestique de les conduire à la maison, et leur dit que leur sottise impatience avoit gâté leur partie de plaisir, vu qu'il n'étoit pas possible qu'ils parussent en cet état au parc de Mr. Morton. Mr. Stanmore doubla ensuite le pas, de peur d'arriver trop tard pour le diner, et de se faire attendre ; et Henri et Isabelle, isolés, mouillés, crottés et malpropres, furent reconduits au logis. Ils passerent un triste après-midi, déplorant leur folie et leur imprudence, et le lendemain matin, ils apprirent que non seulement il y avoit la veille sur la table de Mr. Morton des grappes de raisins, des melons, des pêches, et des avoines en abondance, mais aussi qu'il s'étoit réuni chez lui une compagnie d'enfans, où avoit régné la plus grande gaieté, et qu'ils avoient dansé sur la pelouse jusqu'au soir, et joué ensuite au collin-maillard dans la grand salle.

LE JOURNAL;
 OU,
 LES PRÉSENTS DU JOUR DE NAISSANCE.



Pré-ten-doit.
 Con-seil-loit.
 Nais-san-ce.

A-ve-nir.
 In-dus-tri-e.
 Jour-nal.

Pré-ser-va-tif.
 Do-ci-les.
 In-dul-gent.

MR. CLAYTON étoit dans l'usage de faire des présents à ses enfans le jour de leur naissance, et il régloit la valeur de ces présents sur l'industrie qu'ils avoient montrée, sur les progrès qu'ils avoient faits, et sur la conduite qu'ils avoient tenue pendant l'année. Mr. Clayton vouloit aussi que son fils et sa fille ainée, tinssent, chacun un journal de toutes leurs actions; il ne prétendoit pas voir ce

journal lui-même, mais il leur conseilloit de lire à la fin de chaque semaine, ce qu'ils avoient mis par écrit, afin que la vue de ce qu'ils auroient fait de bien, les portât à des actes semblables de vertu, et que l'histoire de leurs méprises et de leurs erreurs, leur servît de préservatif pour l'avenir. Ce père tendre et indulgent, avoit rarement occasion de punir ses enfans, parceque c'étoient en effet, de très bons et de très dociles enfans, toujours soumis aux ordres de leurs parens, et s'aimant, comme doivent s'aimer des frères et des sœurs.



Gou-ver-nan-te.	Sa-tis-fai-sant.	Com-pa-gni-e.
Es-pé-ran-ce.	Té-moi-gna-ge.	Si-len-ci-eux.
Ré-com-pen-se.	Dix-i-èm-e.	Oc-cu-pé.

IL n'y avoit qu'un de ces enfans qui allât à l'école, et c'étoit le fils aîné, Hervey Clayton. Les autres étoient instruits par une gouvernante à la maison. Hervey étoit un très beau garçon, l'espérance et l'orgueil de sa famille ; depuis neuf ans, à son jour de naissance, il avoit reçu des présents de la main de son père, comme récompenses de sa bonne conduite, et alors le dixième approchoit, et le maître d'école d'Hervey avoit rendu de lui à

testimony

Mr. Clayton un témoignage si satisfaisant, qu'il dit qu'outre le présent qu'il avoit coutume de lui faire à pareil jour, il lui accorderoit, la prochaine fois, la faveur quelconque qu'il lui plairoit de lui demander.

Il ne manquoit plus qu'une semaine, pour que Hervey eût dix ans accomplis. On invita plusieurs personnes, et les jeunes gens qui devoient être de la compagnie, ne pensoient tous qu'au plaisir qu'ils auroient ce jour-là, et ne parloient de rien autre chose : tous dis-je, excepté Hervey, qui devenant pensif et silencieux, fuyoit son frère et ses sœurs, et même la présence de son père, pour se renfermer dans sa chambre ; mais comme il répondit lorsqu'on s'informa de sa santé, qu'il se portoit fort bien, on supposa qu'il étoit très occupé de ses études, et on continua les préparatifs pour le jour de sa naissance.



Ma-ti-née.	Ap-par-te-ment.	Ac-cor-der.
As-sem-blé.	Re-vê-ta.	Ad-mi-roit.
A-ca-jou.	Jac-quet-te.	Trom-pe-rai.

LE 24 Août, Hervey eut dix ans, et on n'avoit jamais vu de jour dont la matinée fût plus belle. Les deux familles qui étoient invitées, vinrent déjeuner. Tout le monde étoit assemblé dans le salon, et on admiroit les deux beaux globes montés sur des pieds de bois d'acajou, qui devoient être présentés à Hervey; lorsqu'il entra dans l'appartement, revêtu, non des habits qu'on avoit mis pour lui dans sa chambre, mais de sa plus vieille jacquette, les joues pâles et les yeux rouges à force de pleurer; alors se jetant à genoux devant son père, il dit : O ! mon Père, vous avez promis de m'accorder une faveur, je vous en prie que ce soit votre pardon ; je sais

que je ne le mérite pas, mais si vous me faites grâce, cette fois-ci, je suis sur que jamais, non jamais, je ne vous tromperai, à l'avenir.

Mé-con-tent.	Gou-ver-nail.	Ju-pi-ter.
Re-ti-rer.	Ma-ni-er.	Mi-ner-ve.
Par-cou-ru.	Pa-gan-is-me.	A-pol-lon.

MR. CLAYTON mécontent et surpris, voulut savoir qu'elle faute il avoit commise, lorsque Hervey tira son journal de sa poche, et le mit dans la main de son père, en disant : j'ai honte de vous mentionner ce que j'ai fait, mais tout est écrit ici, mon Père. Mr. Clayton prit le journal, et dit à Hervey de se retirer, jusqu'à ce qu'il l'eût parcouru. En l'ouvrant, Mr. Clayton trouva qu'il étoit exact jusqu'au deux d'Août, et lut le détail suivant.

Lundi deux d'Août.—Comme il étoit congé ce jour-là, je sortis avec mon père pour faire une petite excursion sur l'eau. Il m'apprit à manier le gouvernail, tandis qu'il faisoit usage lui-même des rames. Ce fut un heureux jour ; nous dinames chez Mr. Green, dont le fils me montra quelques beaux desseins copiés d'après des bustes de dieux, de déesses, et de héros du paganisme, et ma tante Charlotte qui se trouva-là, me donna cinq shelings

pour acheter le Panthéon de Baldwin, afin que je fusse en état de lire l'histoire de Jupiter, de Junon, de Mars, de Minerve, de Vénus, de Bacchus, d'Apollon, d'Hercule, et de toutes les autres divinités payennes. Lorsque nous fumes de retour au logis, mon père me loua pour ma bonne conduite ; oui, ce fut un heureux jour.

É-touf-fer.

Pa-pi-er.

Dé-gui-ser.

É-ton-ner.

De-main.

Mal-heu-reux.

DEPUIS l'heureuse journée dont Hervey avoit ainsi rendu compte, tout le journal étoit en blanc, mais entre les feuillets étoit placé un papier écrit, où Mr. Clayton lut ce qui suit.

“ 23 Aout.—Demain, c'est mon jour de naissance, et mon père me prépare des présents qu'il croit que je mérite. Mes frères et mes sœurs se rejouissent, tandis que je suis malheureux. Lorsque mon père me sourit, je sens que mes joues sont toutes brûlantes, et mon cœur s'enfle comme s'il alloit crever, et lorsqu'il m'appelle son cher, son bon Hervey, il s'éleve quelque chose dans mon gorge qui ce me semble, va m'étouffer ; si ce sont-là les effets du crime, je suis étonné qu'il se

trouve quelqu'un qui puisse supporter la peine qu'il y a à être méchant, car il n'y a point de mal de tête ou de dents qui m'ait jamais causé le quart du tourment que j'ai souffert, depuis que je le suis. O ! mon cher, O ! mon tendre père, ayez pitié de moi ; je vais vous dire sans rien déguiser, tout ce que j'ai fait."

Em-pê-cher.

Jus-te-ment.

Re-fu-soit.

Ri-vi-ère.

Vo-gu-er.

Fa-vo-ri-soient.

“ LE Mardi 3 d’Août, mon Père, je partis pour aller à l’école ; c’étoit le lendemain du jour où j’avois été si heureux avec vous dans la barque et chez Mr. Green, et ayant rencontré Guillaume Thompson, je ne pus m’empêcher de lui dire quelle agréable journée j’avois passée. O ! dit-il, vous aimez donc l’eau : eh bien ! deux ou trois enfans, et moi, nous allons justement faire un petit tour sur la rivière, et il faut que vous soyez de la partie. D’abord, je refusai, mais Guillaume me dit qu’il n’étoit pas encore temps d’aller à l’école, et comme il devoit y aller aussi, et qu’il m’assura que nous serions de retour à temps, je me rendis enfin, et les suivis.

Trois enfans mal propres nous attendoient

sur le bord de la rivière, et quoique leur compagnie ne me plût pas, j'avois honte de retourner sur mes pas, ainsi, nous sautames tous dans la barque, et nous commençames à voguer. Pendant quelque temps, nous allames très bien, le vent et la marée nous favorisoient, et c'étoit pour ainsi dire, un jeu que de conduire notre barque."



Spec-ta-cle. Mal-trai-ter. O-bli-gés.
Ab-so-lu-ment. Tout-à-coup. A-mé-re-ment.

“LE beau temps et le spectacle agréable de la rivière me firent bientôt oublier l'école, jusqu'au moment où j'entendis une horloge dans le lointain, sonner midi. Alors, fâché de ce que j'avois fait, je voulois absolument que nous retournassions, mais c'étoit une

chose bien difficile que de ramer contre le vent et la marée, et les autres commencerent à quereller, et étoient sur le point de se battre ; je courus arracher une rame à un enfant qui alloit en frapper un autre, et en levant tout à coup le bras, je fis tomber son chapeau dans la rivière. Il s'en alla avec l'eau, et comme nous tournions la barque pour le rattraper, nous laissames tomber une des rames, et en tâchant de ramer avec l'autre, nous échouames contre un banc de boue. Là, nous fumes obligés de nous arrêter, car nous ne pouvions dégager la barque, ni avancer vers la rive, à travers cette boue. On rejetta sur moi toute la faute, ils se mirent tous à me maltraiter, et le petit garçon, dont le chapeau étoit perdu, pleuroit et soupiroit amèrement, car il dit qu'il appartenoit à un maître cruel qui le tueroit de coups, de sorte qu'à la fin pour l'appaiser, je lui promis de lui donner le mien."

Pro-pri-é-tai-res.
Con-dui-roient.

Pro-met-tant.
En-ten-dis.

Guil-lau-me.
Pan-thé-on.

“EH ! bien, mon Père, nous restames là, et j’entendis la même horloge sonner une, deux, trois, et quatre heures. Enfin deux hommes

nous appelerent de l'autre côté de la rivière. C'étoient les propriétaires de la barque dont nous nous étions emparés, et qui la cherchoient. Ils en prirent une autre et vinrent à nous fort en colère, jurant que si nous ne voulions pas leur payer chacun cinq shelings, pour la journée d'ouvrage que nous les avions empêchés de faire, ils nous conduiroient devant un juge de paix et nous feroient mettre en prison. Guillaume Thompson n'avoit point d'argent sur lui, mais j'avois les cinq shelings que ma tante m'avoit donnés la veille chez Mr. Green, pour acheter le Panthéon ; ils les prirent, mais comme ce n'étoit pas assez pour les satisfaire, ils prirent aussi mon sac avec tous mes livres d'école, en me disant où ils demeuroient, et me promettant de me rendre le tout en bon état, aussitôt que je leur aurois apporté le reste de l'argent. Les autres enfans étoient si pauvres, et si mal habillés, que les hommes ne leur demandèrent rien."

Es-ca-li-er.

Bu-is-so-ni-ère.

Men-son-ge.

A-bor-da-mes.

Dé-li-vrer.

Gram-mai-re.

“ IL étoit près de six heures lorsque nous abordâmes, ce qui étoit environ le temps où je revenois ordinairement de l'école, et où

je savois qu'on m'attendroit au logis. Guillaume Thompson se jetta à genoux, pour me prier de ne pas dire ce qui venoit d'arriver, me promettant en même-temps, d'apporter l'argent le lendemain matin, pour délivrer mes livres; mais j'étais si honteux d'avoir fait ainsi l'école buissonnière, que j'étois bien aise de cacher ma faute. L'enfant dont j'avois fait tomber le chapeau dans la rivière, ne voulut me quitter que lorsqu'il eut le mien; ainsi je fus forcé de me glisser dans la maison par la porte du jardin, et de me rendre à ma chambre par un escalier dérobé, afin qu'on ne me vît pas entrer sans chapeau. J'avois alors bien faim: lorsqu'on m'appela pour prendre le thé, je tremblois des jambes en descendant l'escalier; je rencontrai ma sœur Marie, dans le vestibule, et me donnant une pomme, elle me demanda ce que j'avois eu pour mon diner à l'école. Je la laissai là, car je ne savois qu'elle reponse lui faire; mais aussitôt que je fus dans le salon, vous me dites, mon Père, d'apporter ma grammaire Latine, je fus alors forcé de répondre, et il me parut plus aisé de mentir que de dire la vérité, ainsi je dis que j'avois laissé mon sac et mes livres à l'école. Je ne pus jouer ni

m'amuser d'aucune manière ce soir-là, et lorsque je pris mon journal, qu'avois-je à y mettre? Que j'avois fait l'école buissonnière, que j'avois perdu mon chapeau et mon argent, et que j'avois dit un mensonge à mon père : non, non, je ne pouvois prendre sur moi d'écrire tout cela."

Em-bar-ras.

At-ten-dis.

Dé-voi-ler.

Sé-cré-te-ment.

Pro-met-tre.

Plu-tôt.

“ LE lendemain matin, mon Père, j'eus de nouveaux embarras. Je fus forcé de m'échapper secrètement de la maison, afin que personne ne me vît avec mon beau chapeau, et lorsque je me trouvai avec Guillaume Thompson, il n'avoit point d'argent à me donner. Je n'osois retourner à l'école sans mes livres, ainsi j'allai à la recherche de l'homme qui les avoit. Il étoit parti à son ouvrage, et nous ne pouvions le trouver. J'attendis, en m'amusant, qu'il vînt prendre son diner, je le priai et le conjurai de me donner mes livres, et à la fin, il me les rendit, après m'avoir fait promettre que je lui apporterois l'argent le lendemain, me menaçant si j'y manquois. Pour tout vous dévoiler, mon Père, j'arrivai à l'école, ce jour-là, assez tôt, pour reciter

mes leçons de l'après midi, et je fus forcé de dire un autre mensonge, pour m'excuser de n'être pas venu plutôt."

Com-pa-rai-son.	Com-pas.	Na-tu-rel-le.
Dè-cou-vert.	Ex-cu-ser.	Der-ni-er.
Por-te-cra-y-on.	O-di-eux.	Ab-sen-té.

“JE ne dinai point encore ce jour-là, mais la peine que me causoit la faim, n'étoit rien en comparaison de la crainte que j'avois d'être découvert. Eh, bien, mon Père, pour vous dire, tout d'une fois, j'ai, à différentes reprises, porté à l'homme, dont nous avons perdu la rame, pour achever de le payer, ma plume et mon porte-crayon d'argent, mes compas, mon écritoire, et ce bel assortiment bien relié d'histoire naturelle, dont vous me fites présent, mon dernier jour de naissance. Ensuite, en le cherchant, je me suis absenté de l'école trois matinées de plus, et j'ai eu la tête rempli de tant d'autres pensées, que je n'ai pas appris mes leçons, comme j'ai coutume de faire. J'ai perdu ma place dans ma classe deux fois, j'ai été puni une fois, et mon maître me menace de vous faire des plaintes de moi pour avoir changé de conduite. Pour m'excuser de ce que je portois mon beau

chapeau, j'ai eu recours aussi à un odieux mensonge, en disant que j'avois perdu mon autre à l'école."



Re-pro-cher.	Pre-mi-ère.	In-gé-nu.
A-vou-é.	Ex-pri-mer.	Pos-si-ble.
É-vi-tées.	Res-sen-ti-es.	Ar-ro-sant.

HÉLAS ! Hélas ! que de choses j'ai à me reprocher, depuis que j'ai fait l'école buissonnière pour la première fois ! Si j'avois seulement avoué ma faute, ce jour-là, combien d'autres n'aurois-je pas évitées ! je n'ai jamais eu un moment de bonheur depuis, et si je pouvois exprimer à mes frères et à mes sœurs la douleur et l'angoisse que j'ai ressenties, je suis sur qu'ils ne seroient jamais aussi méchants que je l'ai été.

"O ! Mon Père, je ne puis vous tromper plus long-temps, et si vous m'accordez votre pardon, oui, oui, je ferai ensorte de ne jamais vous offenser à l'avenir."

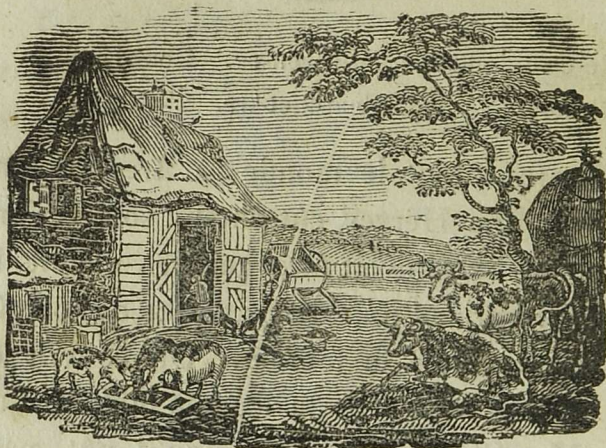
Il n'est pas possible de dire combien grandes furent la surprise et la douleur de Mr. Clayton, en lisant ce papier ; cependant, convaincu par l'aveu ingénu que Hervey faisoit de ses fautes, que son repentir étoit sincère, il consentit à lui pardonner le passé,

et à lui rendre ses bonnes graces. Hervey se jeta aux pieds de son père, et en lui baisant la main et en l'arrosant de larmes, que faisoit couler la réconnoissance, il sentit le premier moment de plaisir qu' il eût éprouvé depuis trois semaines entières.

Re-com-pen-ser. Di-li-gen-ce. Con-sci-en-ce.
Ob-te-nu. Com-met-tre. É'-vi-toit.

QUOIQUE tout le monde fût tres content de voir que Hervey eût obtenu son pardon, personne ne pouvoit être gai; et c'étoit le premier sérieux jour de naissance qu' on eût jamais vu dans la famille. On couvrit les globes, et on les porta dans la bibliotheque de Mr. Clayton, car, quoiqu'il pût pardonner, il n'auroit pas été juste de récompenser Hervey, comme s'il n'eût rien fait de mal; mais ce jour revint au bout d'un an, et alors Hervey mérita les globes et l'amour et les louanges de chacun, pour sa diligence et pour sa bonne conduite pendant toute l'année. Chaque fois qu' il étoit tenté de faire mal, il se rappeloit, qu'une faute devient souvent la source de plusieurs autres, et il évitoit soigneusement de commettre la

première. Son journal fut tenu toujours en ordre, et tous les jours qui y étoient marqués, étoient d'heureux jours ; et à son onzième jour de naissance, Hervey se trouva en état de jouer et de danser, le cœur plein de joie, et la conscience nette.



L'ÉCOLE DE JOSEPH

AU

PIED DU CHÈNE.^A

Em-ploy-és.	U-ni-for-mi-té.	Au-tre-fois.
In-dus-tri-e.	Mar-gue-ri-te.	Com-mer-ce.
Pro-pri-e-té.	Es-car-pée.	Con-so-la-ti-on.

AU pied d'une colline escarpée, environ à vingt milles de Londres, étoient quelques moulins à coton, où grand nombre d'hommes, de femmes, et d'enfans travailloient pour gagner leur vie. De tous les pauvres qui étoient employés dans ces moulins, Marguerite Newton, son fils Joseph, et sa petite fille nommée Marguerite, comme elle, étoient les personnes qui se faisoient le plus remar-

quer pour leur industrie, leur propreté, leur gaieté, et l'uniformité de leur bonne conduite.

Marguerite avoit vu de meilleurs temps ; c'est à dire qu'elle avoit été autrefois plus heureuse dans le monde. Sept ans avant l'époque dont nous parlons, son mari étoit allé en mer sur un vaisseau marchand, et une grande tempête s'étant élevée, le vaisseau fut brisé, en pièces, contre un rocher, et tous ceux qui étoient à bord, périrent. La pauvre Marguerite Newton apprit le naufrage de son mari avec la plus vive douleur, et crut qu'il étoit de son devoir de se donner plus de peines que jamais, pour pourvoir aux besoins et à l'entretien de ses enfans. Elle tenoit alors une boutique où elle vendoit du thé, du sucre, et toutes sortes d'épiceries, et avec les profits elle étoit en état d'envoyer son fils et sa fille à l'école. Joseph étoit plus âgé que sa sœur, et c'étoit un enfant très diligent et qui promettoit beaucoup, de manière qu' à l'âge d'onze ans, il savoit déjà bien lire, et avoit fait de grands progrès dans l'écriture, dans la grammaire, et dans l'arithmétique : sa bonne conduite adoucissoit les maux de sa mère, et elle

croyoit que quand il seroit grand, il pourroit l'aider dans son petit commerce, et devenir le soutien et la consolation de sa vieillesse.

Con-si-dé-ra-ble.	Con-su-mé.	Pré-sen-tant.
Ar-ri-va.	Don-né.	In-cen-di-e.
Pos-se-duit.	Cha-ri-ta-bles.	Vê-te-mens.

MAIS il arriva un autre malheur considérable à la pauvre Marguerite. Le feu prit une nuit à la maison de son voisin, et gagna bientôt la sienne : l'incendie commença à minuit, lorsqu'ils étoient tous ensevelis dans un profond sommeil, et le bruit et les cris des gens qui étoient dans la rue, éveillèrent Marguerite, justement à temps, pour qu'elle pût sauver sa vie et celle de ses enfans. A peine étoient ils sortis de la maison, que le toit tomba, et tout ce qu'elle possédoit au monde, fut consumé dans les flammes ; un voisin prit chez lui Marguerite et ses enfans, qui n'avoient que leur chemise de nuit. Cependant elle ne pouvoit souffrir d'être long temps à charge à personne. Elle avoit entendu parler des moulins à cotons, et des personnes charitables qui connoissoient sa détresse, lui ayant donné quelques vêtemens, et un peu d'argent pour le voyage, accom-

pagnée de son fils et de sa petite fille, elle s'y rendit, et se présentant au propriétaire, elle l'intéressa par ses manières et par le récit de ses malheurs, et il leur donna à tous trois de l'emploi.

Pro-cu-roit.	Mou-lin.	I-gno-ran-ce.
A-rith-mé-ti-que.	Ap-pa-ren-ce.	Chau-mi-èr-e.

CE fut alors que l'industrie de Joseph et son application à l'étude, lui furent d'un grand service, car son maître découvrit bientôt qu'il écrivoit très bien et qu'il entendoit l'arithmétique, et il le faisoit souvent venir dans le comptoir et lui donnoit des lettres à copier et des comptes à faire, et il étoit beaucoup mieux payé pour ces sortes de choses, que pour son travail dans le moulin. En épargnant l'argent qu'il gagnoit ainsi, au bout de la première année il fut en état d'acheter un lit, quelques chaises et une table pour sa mère, qui alors loua une petite chaumière avec un petit jardin qui lui procuroit des choux et des patates. Joseph acheta un habit neuf, et quoiqu'il fût de gros drap, il étoit bon, et de service. Marguerite et sa fille avoient des robes d'étoffe, fort propres, et lorsqu'ils allèrent à l'église

ensemble le dimanche, ils avoient tous trois si bonne apparence, que chacun parloit d'eux avec respect.

But Or il y avoit beaucoup d'autres enfans employés dans le moulin à coton, et il n'y en avoit que quelques uns qui sussent même les lettres de l'alphabet. Ils ne penserent à leur ignorance, que lorsqu'ils connurent Joseph et qu'ils virent de quel avantage lui étoit sa science, combien elle le faisoit louer et sembloit contribuer à le rendre heureux ; ils commencerent à désirer s'instruire, et à *déplorer* singulièrement leur ignorance ; mais il n'y avoit pas d'école assez proche pour ces pauvres enfans, et même, quand il y en auroit eu une tout près d'eux, ils n'auroient pas eu le moyen de payer le maître, et n'auroient pas pu s'y rendre aux heures marquées, parcequ'ils étoient obligés de travailler tout le jour.

Plu-si-eurs.

Dé-si-roient.

Al-pha-bets.

Ar-dem-ment.

Dé-li-bé-ré.

Pro-po-si-ti-on.

Main-te-nant.

Dif-fi-cul-tés.


At-ten-tifs.

DÈS que Joseph sut que plusieurs des petits garçons, et des petites filles qui travailloient dans le moulin, désiroient ardemment apprendre à lire, il s'offrit de lui-même à

espropriet
les instruire, et la petite Marguerite témoigna vouloir l'aider; mais il se présentoit deux difficultés, savoir, comment trouver un endroit où ils pussent se réunir, pour prendre leurs leçons, et ensuite, comment trouver du temps. Après avoir bien réfléchi et bien délibéré, Joseph dit; mes amis, je sais comment m'y prendre, pour arranger tout. Vous savez que nous nous rendons à notre travail à six heures du matin, et vous savez aussi qu'environ à moitié route d'ici, à la colline, il y a un énorme chêne, autour duquel est fixé un banc de bois; maintenant qu'il fait un temps superbe, si vous vous levez à quatre heures, et si vous venez me trouver, moi et ma sœur Marguerite, au grand chêne, nous aurons à nous, deux heures de libres, avant d'être obligés d'aller au moulin; je vous assure qu'on peut faire beaucoup en deux heures, si vous êtes bien attentifs.

Les enfans acceptèrent la proposition avec une grande joie, et Joseph se coucha fort tard ce jour-là, ayant été occupé à écrire des alphabets pour les enseigner, car il n'avoit qu'un syllabaire à lui, et ils n'avoient aucune espèce de livres.

Spelling book





In-vi-ta-ti-on. En-vi-ron-né. Des-hon-neur.
 Por-ti-on. É-co-le. Ha-bi-tu-de.
 Voy-a-geur. Con-nois-san-ces. Mé-chan-çe-tés.

IL n'y eut que trois petits garçons et trois petite filles, sur un si grand nombre, qui ne se rendirent pas à l'invitation de Joseph, et le matin suivant ce fut un beau spectacle, que de voir le vieux chêne, qui avoit été un lieu de repos pour ^{Mary} maint voyageur fatigué, environné au lever du soleil d'un groupe d'enfans, tous empressés de s'instruire, et Joseph et Marguerite au milieu d'eux, aussi empressés de leur faire part de leur petite portion de connoissances. ^{spread}

Le bruit s'en répandit insensiblement dans les environs, et le chêne fut appelé l'école de Joseph. Plusieurs personnes souscri-

virent pour procurer des alphabets, des syllabaires, des livres de fables, des ardoises, et des cahiers aux jeunes écoliers. Si Joseph venoit à découvrir que quelqu'un des enfans avoit l'habitude de dire des mensonges, de prendre ce qui ne lui appartenoit pas, de dire de mauvaises paroles, de perdre son temps, et de faire des méchancetés, il ne lui permettoit pas de venir à l'arbre; et on regardoit comme le plus grand deshonneur possible, d'être chassé de l'école de Joseph.

Di-li-gens.

Sen-ti-mént.

Fa-vo-ri.

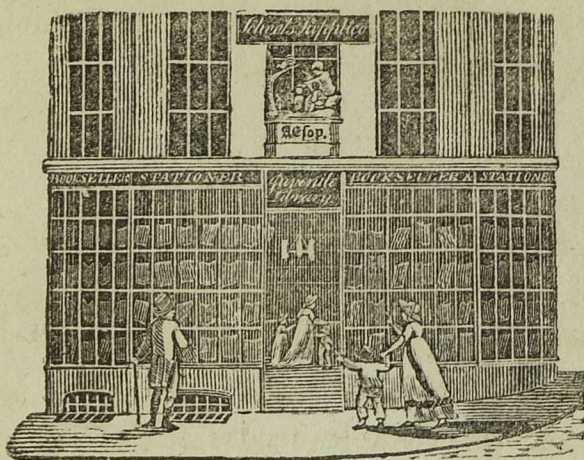
En-sei-gner.

Re-ve-nu.

Gra-ti-tu-de.

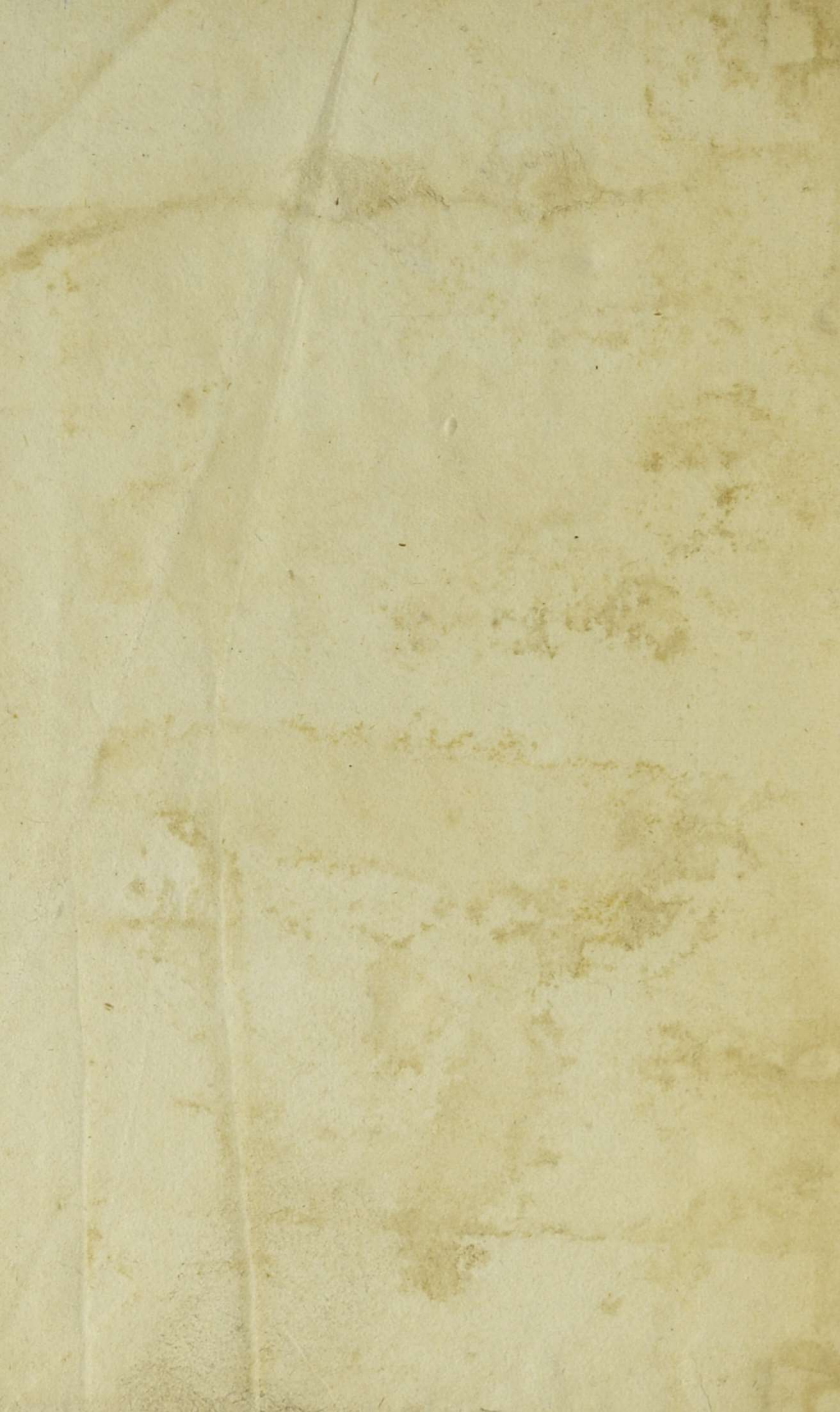
LE propriétaire des moulins à coton, voyant que ses petits ouvriers devenoient de jour en jour, plus diligens et plus sages, par les bons avis et par les leçons de Joseph, en fut si charmé, que comme les sombres matinées de l'hiver approchoient, il lui permit d'enseigner dans une des chambres du moulin, lorsque l'ouvrage de la journée seroit fini. Cependant à-peine le printems fut-il revenu, que les enfans demandèrent à retourner à l'arbre à côté de la colline: et plusieurs d'entre eux, lorsqu'ils furent parvenus

à un âge plus avancé, alloient revoir avec plaisir cet endroit favori, et se ressouvenoient avec gratitude, et pénétrés des sentiments d'une sincère affection pour leur bienfaiteur, que c'étoit à l'école de Joseph, au pied du chêne, qu'ils avoient appris les premiers élémens des sciences utiles qu'il avoit bien voulu leur enseigner.

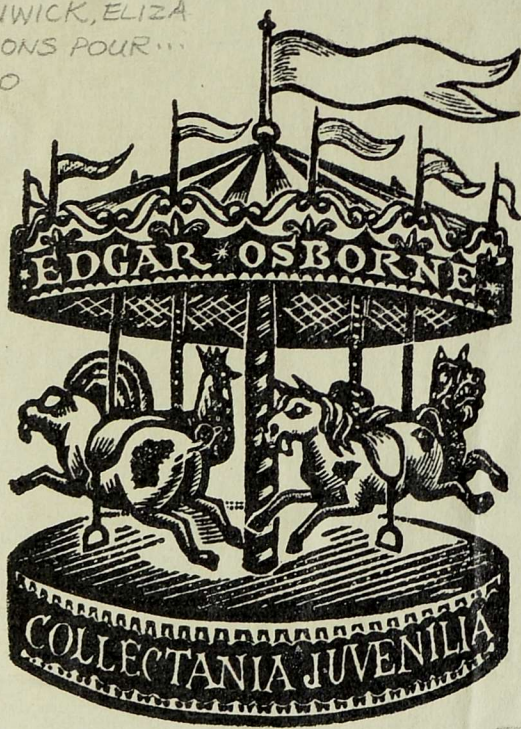


à un âge plus avancé, allié de son état, avec
 l'indifférence d'un homme qui ne se préoccupe
 que de son salut, et qui ne cherche que
 à se préserver de la contagion, pour se garantir
 que s'il n'est pas infecté, il ne peut être
 atteint, qu'il n'ait eu auparavant le premier
 élément des maladies, qu'il a vu bien
 voulu pour s'en préserver.





BI
FENWICK, ELIZA
LEÇONS POUR...
1820



37131 009 549 171

III

